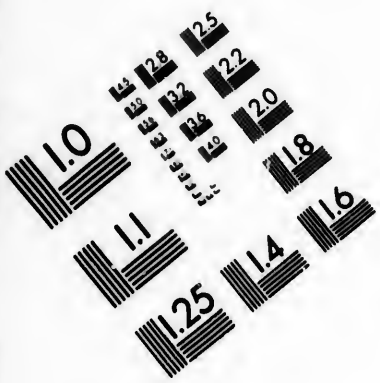


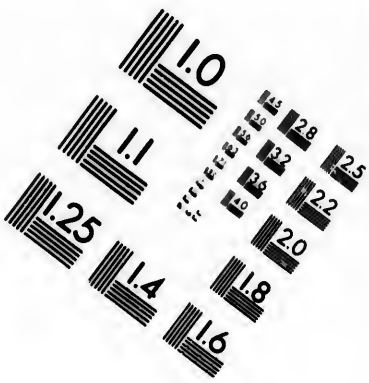
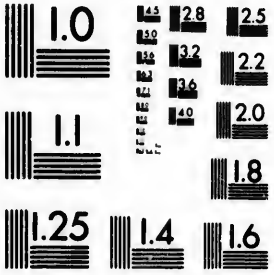


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Ca

2.8 2.5 3.2 2.2 2.0

CIHM/ICMH Microfiche Series.

CIHM/ICMH Collection de microfiches.

Canadian Institute for Historical Microreproductions · Institut canadien de microreproductions historiques

1980

1.0

Technical Notes / Notes techniques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Physical features of this copy which may alter any of the images in the reproduction are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Certains défauts susceptibles de nuire à la qualité de la reproduction sont notés ci-dessous.

- [x] Coloured covers/ Couvertures de couleur
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Tight binding (may cause shadows or distortion along interior margin)/ Reliure serré (peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure)
- [ ] Additional comments/ Commentaires supplémentaires

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Coloured plates/ Planches en couleur
- [x] Show through/ Transparence
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées

Bibliographic Notes / Notes bibliographiques

- [ ] Only edition available/ Seule édition disponible
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Plates missing/ Des planches manquent
- [x] Additional comments/ Commentaires supplémentaires

- [ ] Pagination incorrect/ Erreurs de pagination
- [ ] Pages missing/ Des pages manquent
- [ ] Maps missing/ Des cartes géographiques manquent

Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol ⟶ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole ⟶ signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

The original copy was borrowed from, and filmed with, the kind consent of the following institution:

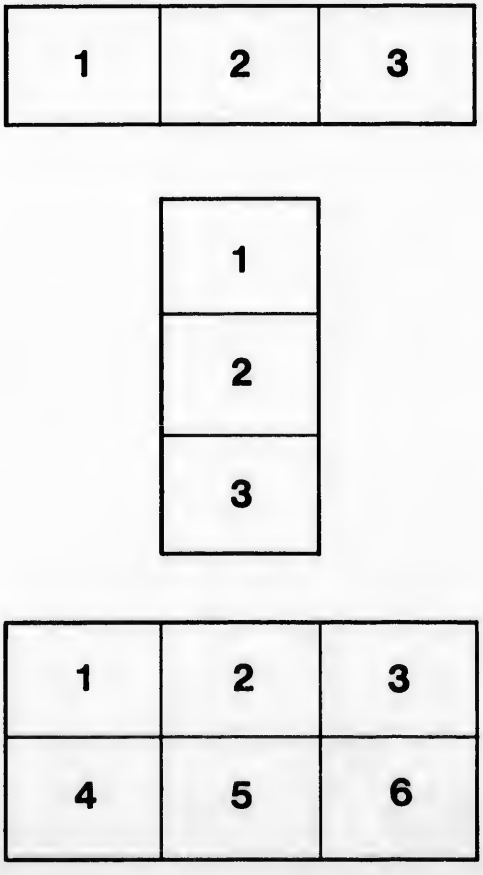
National Library of Canada

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de l'établissement prêteur suivant :

Bibliothèque nationale du Canada

Maps or plates too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

Les cartes ou les planches trop grandes pour être reproduites en un seul cliché sont filmées à partir de l'angle supérieure gauche, de gauche à droite et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Le diagramme suivant illustre la méthode :



SCENES ET PORTRAITS DE MON VILLAGE.

FRICOTS POLITIQUES

(PEINTURES DE MŒURS AMERICAINES)

PAR

PEKIN.

R. E. Fontaine.

EN VENTE AU BUREAU DE "L'UNION"
ST. HYACINTHE.

SCÈNES ET PORTRAITS DE MON VILLAGE.

FRICOTS POLITIQUES

(PEINTURES DE MŒURS AMÉRICAINES)

PAR

PÉKIN.

En vente au Bureau de "l'Union" St. Hyacinthe.

1878.

FC2949
S23744
A39
1878
XXX

UN PARTI DE TIRE.

EN L'HONNEUR DE

PIERRE SAMUEL GENDRON, ECUYER,

Membre du Parlement pour le comté de Bagot.

RAPPORTÉ PAR PÉKIN.

SOMMAIRE :

Introduction : distribution des bâtons.—Ouverture. M. R. Raymond, ex-M. P. P, St. Hyacinthe.—Discours. M. Gendron.—Discours : M. Perrault.—Discours : M. Chicoine.—Scène drolatique.—Salmigondis.—Discours et chanson : M. Pagnuelo.—Navigation : M. le vicomte de Kéroack.—Rigoles, Cours d'eau et Déluge : M. F. A. Girouard.—Pantalonnade.—Ripaille.—Les Dames : M. A. Raymond.—Encore les Dames : M. Adam.—Gargantua "passim" : Dr. de la Bruère.—Sir Georges E. Cartier : P. de la Bruère, fils.—Causerie.—Les moyens et le but.—Mes jeunes compatriotes, poésie, M. J. A. Chagnon.—Légende.—Finale : M. Gendron.—Coups de poing de la fin.

FRICOT POLITIQUE. No. 1.

Rien ne remplit d'allégresse le cœur d'un vrai patriote comme de voir les vieilles coutumes canadiennes sauvées de l'oubli et remises en honneur par les gens intelligents. Ces bonnes vieilles coutumes de nos ancêtres, à l'allure patriarchale comme eux, joyaux d'un passé glorieux, comme elles, étincellent d'un éclat caractéristique sur le fonds plat et terne des choses vulgaires de la vie ordinaire !

Qui de vous, lecteurs, ne regrette le temps où la présentation du fameux bouquet composé d'une caraffe de rhum, galamment bouchée avec une pipe de terre cuite d'une blancheur éblouissante et le col entouré d'une bonne grosse torquette de tabac roulé, était d'occurence journalière.

Et les *partis de tire* donc ! Pour ma part j'ai toujours constaté avec un profond chagrin, qu'oublieux des traditions, nous ne songions qu'au lucre et aux affaires : "prosaïque terre-à-terre," me disais-je souvent, "ton heure est arrivée !" Et voyant les jours se succéder toujours monotones, mes compatriotes livrés corps et âme à la recherche du vil métal sans une minute de répit, je me reportais au bon vieux temps si original avec ses perruques poudrées, ses souliers à boucle, les *crèpes*, les mardi-gras, les guignolées, les repas, les bouquets et les *partis de tire ! !*

Je déplorais ainsi l'autre jour, en fumant mélancoliquement ma pipe d'après diner, la disparition quasi complète de ces reliques nationales, quand un ami m'invite à assister à un *parti de tire !*

Grand Dieu ! j'acceptai le cœur gonflé de reconnaissance. Cela coûtait $1.00 ; je payai sans délai, trop heureux de sacrifier cette obole sur l'autel de la patrie. A la brume, je m'acheminai, rapide comme l'amoureux volant au devant de sa Dulcinée, vers le lieu du rendez-vous.

Je frappe quelque part à St. Hyacinthe ; on ouvre et bientôt me voilà dans une grande salle splendidement éclairée, en face d'une table somptueusement servie, déjà entourée de convives distingués. Après les poignées de mains, les saluts, les embrassades, tout le tremblement ordinaire de coups de poignets usités en pareille circonstance, j'examine : vingt-neuf personnages éminents réunissaient dans cette enceinte toutes les distinctions possibles dans toutes les sphères de la vie sociale ; des hommes d'état blanchis sous le harnais politique, vieillis au service du pays, comme MM. Raymond et Léon Lebrisse Comte de Kéroack, un député de génie comme M. Gendron ; des écrivains de premier ordre comme MM. de la Bruère, père et fils, Chagnon et Alphonse Raymond ; des industriels de mérite comme MM. Lebrisse vicomte de Kéroack, Pagnuelo et Chalifoux ; des capitalistes et marchands distingués comme MM. Elie Perrault, Boivin et Léonard Beaudry ; des orateurs sans rivaux comme MM. Chicoine, A. Choquette, Barbeau et Adam ; des philantropes pieux et zélés comme MM. Taché et C. Lussier et enfin plusieurs autres illustrations qu'il serait trop long d'énumérer.

Les procédés préliminaires ne durèrent qu'un instant : en un clin d'œil le plat de *tire*, flanqué de bouteilles à ventre rebondi, comme la bosse abdoménale de M. le shérif et de petits *hors d'œuvres* de circonstance, est apporté et posé majestueusement au beau milieu de la table. Le *benedicité* est récité avec componction par M. le comte de Kéroack, les réponds exécutés avec ensemble par MM. Chagnon et Pagnuelo, un cantique est chanté par M. Camille Lussier, et M. Raymond, père, en sa qualité de président, procède avec une impartialité digne d'éloges à la distribution des *bâtons*, réservant naturellement le plus gros à M. Gendron, l'hôte de la soirée.

Puis chaque convive, armé de son instrument sucré d'une main, est requis par M. Raymond de remplir son verre de l'autre.

Les santés d'usage bues avec enthousiasme, la *tire* quelque peu croquée, M. le président, de sa voix grave, éloquente et harmonieuse, adresse en ces termes l'auditoire suspendu tout entier à ses lèvres.

" Messieurs, j'ai cru devoir à l'occasion du départ de notre ami M. Gendron pour Ottawa, préparer cette petite manifestation de l'estime profonde et de la gratitude sans bornes dont nous sommes

pénétrés à son égard pour les immenses services qu'il a rendus au pays durant le premier Parlement de cette province. Le but est tout national, aussi y ai-je adjoint une annexe toute patriotique sous forme de *parti de tire* afin de démontrer notre patriotisme.

" Comme j'ai perdu quelque peu l'habitude de parler en public (cris de *non! non!*) je porterai de suite la santé capitale de la soirée, celle de M. Gendron, (bravos). Vous le connaissez, (*oui, oui*), il m'a succédé au parlement et grâce à lui, mon influence est restée dans les conseils du gouvernement. Je ne parlais pas beaucoup, c'est vrai; M. Gendron suit mon exemple; mais, sachez-le, messieurs, le silence est d'or et la parole est d'argent; si M. Gendron, comme moi, ne parle pas beaucoup, croyez-moi, il n'en pense pas moins, à l'*instar* de certain volatile trop méprisé, (rires et hourras!)

" D'ailleurs, je vous le déclare sincèrement, mon silence a maintes fois embêté l'opposition et le ministère! (*C'est vrai!*) Messieurs, debout! verre en main, *tire* aux dents, croquez et buvons à la santé de M. Gendron! (Bravos!)

M. A. Raymond :—Hourra pour toi papa!

M. Gendron, profondément ému, se lève au milieu d'un calme solennel et répond comme suit :

" M. le président, la Providence m'a appelé au gouvernail de l'Etat, j'ai pris la place de M. Raymond et je marche sur ses traces; je vous suis reconnaissant de votre accueil et je vous rends grâce. Celui qui comme moi se sacrifie pour Dieu et son pays est heureux de voir apprécier ses travaux et ses efforts pour promouvoir les intérêts internationaux et religieux du *Dominion*. Vous démontrez que l'opinion éclairée de la Province comprend mon amour pour le bien et ce que j'ai pu faire de bon jusqu'ici; ma tâche a cependant été rendue très-facile par mes talents naturels et l'exemple de MM. Cartier et Raymond.

" Guidé par ces deux grands hommes [M. Alphonse Raymond salue] je n'ai point ou peu parlé mais toujours voté dans le sens ministériel, le seul qu'un bon catholique puisse adopter. Quelques fois j'hésitais; mais M. Cartier me disait : " Ecoute, jeune homme, cette mesure te parait mauvaise, vote toujours avec moi; tu n'en auras que plus de mérite, car nous n'avons pas besoin de toi pour les bonnes mesures, tout le monde indistinctement vote pour." Naturellement je cédai. Plus tard, je formai le tiers-parti; il m'est mort entre les mains: *requiescat*.

M. Kénoack :—*Amen!*

M. Gendron :—M. Raymond avait pour titre de gloire le bill des bardeaux, moi j'ai celui d'avoir détaché du comté de Bagot 40 électeurs qui me gênaient. Je continuerai, messieurs, comme par le passé; par exemple, la question du bardeau est toute nationale—M. Raymond l'a dit dans le temps—il faut qu'elle aboutisse! M. Cartier votera pour et M. Bellerose m'a promis son appui!

Moi qui suis né au quatrième rang de Ste. Rosalie, j'en sens la nécessité ! M. Cartier me récompensera de ma docilité en dotant mon pays de cette loi admirable ! Et ce jour-là je pourrai dire le *Nunc dimittis servum tuum* du père Siméon.

M. TACHÉ :—*Amen !*

M. GENDRON :—Messieurs, il faut être reconnaissant, je l'ai été et je le suis : je l'ai prouvé. Voyez M. Chicoine, à qui doit-il les charges importantes dont il est revêtu ? [M. Chicoine salue.]

M. TACHÉ :—*Tibi Domine !*

M. GENDRON :—Et M. de la Bruère, jnr. ? qui l'a mis en conjonction avec le greffier de cette ville ? [M. de la Bruère salue.]

M. TACHÉ :—*Tu autem Domine !*

M. KÉROACK :—*Deo gratias !*

M. GENDRON :—Je vous garantis que mon influence me permet de donner toutes les places ici ou ailleurs sous le gouvernement, et soyez sûrs qu'aussitôt des trous faits vous aurez le plaisir d'y entrer !

PLUSIEURS VOIX :—Bien ! à moi ! j'en veux !

M. GENDRON :—Sur ce, messieurs, je termine et permettez-moi de mettre dans ma poche quelques *bâtons* pour mes amis d'Ottawa et de vous dire mille fois merci et enfin je vous déclare que ce *bâton de tire* est le plus beau jour de ma vie ! [Applaudissements frénétiques ; M. Kéroack tape sur le ventre de M. Taché ; M. Lussier blanchit d'enthousiasme et M. Perrault embrasse son gendre !]

M. Gendron en terminant propose en quelques mots appropriés la santé des amis politiques de St. Hyacinthe et prie M. Elie Perrault de répondre. Ce monsieur se lève au milieu d'applaudissements unanimes.

" M. le président, ce n'est pas sans hésitation dont je suis remplie dont je suis venu parmi vous à soir. Car, en politique ça va bien avec M. Gendron ; mais j'peux pas m'empêcher de lui faire un reproche dont à l'égard de la jument dont il m'a vendue garantie mais dont auquelle elle est poumonique. Néanmoins je suis bleu et j'passe pardessus dont j'veux tenir mes opignons dans la politique. A part de ça, M. Gendron connaît ses amis et les encourage dont par exemple il m'a montré en achetant beaucoup à mon magasin quoique mes voisins Fligne et Dorté dont qu'ils me touchent vendent à bon marché le vieux stock de Managanne (M. Taché applaudit.)

" Parlant politique dont à laquelle M. Gendron s'occupe, j'ai rendu *moi étout* des grands services au parti : d'abord, vous savez M. Raymond, j'ai soutenu votre élection ; à St. Bernabé, M. Dunn un bon jour était bien embarrassé ; là pour abattre les rouges, j'ai pris l'affaire en mains dont qu'elle allait mal ; je criai à M. Dunn : qui a imposé les taxes sur les cuirs ? "C'est les rouges, répondit M. Dunn."

M. PAGNUELO :—C'est vrai !

M. PERRAULT :—Qui a renversé la religion dont nous pratiquons ? " C'est les rouges ! ". Et d'autres questions comme ça. dont les rouges en vinrent tout en déroute, (hourra) ! " Cependant messieurs, on n'a pas été reconnaissant à mon égard. J'ai guinque été nommé juge de paix, ça paye pas, (non ! non !) Moi qu'a voyagé en Australie et en Espagne dont je travaillais les mines, je méritais plus que ça. Néanmoins, messieurs, ma politique est solide comme celle de M. Lussier.

" Parlons de la France dont sur laquelle Pismark fait des siennes. Je suis plein comme vous de symphonies pour les français, mais je veux la paix. Honte à Pismark et à bas la Prusse ! (Applaudissements prolongés.) Je crois en avoir dit assez. Mon gendre, M. Chicoine, l'avocat de la couronne et le recenseur (M. Chicoine salue) vous dira le reste. Quand à moi je prends ma chaise dont à laquelle j'ai besoin. Mais avant je propose la santé de la Presse dont mon gendre qui fait le *Farmer's Journal* répondra ! " (Hourras unanimes.)

A peine le bruit assourdissant, tant l'enthousiasme de l'auditoire était rendu à son paroxisme par l'éloquente allocution de M. Perrault, se fut-il quelque peu appaisé, M. Chicoine, substitut du Procureur-Général et recenceur, surgit à la gauche de M. le Président et ensevelissant dans les profondeurs de son estomac un débris récalcitrant de *tire* mal croquée, par un effort de gosier mal déguisé, la main gauche sur le cœur et la dextre dramatiquement étendue, répondit en ces termes au toast de son beau-père.

" M. le Président et Messieurs :—Je suis enfant du sol canadien comme M. Gendron et comme lui j'ai vu le jour loin des cités. Je suis né, comme ce grand homme, dans une concession.—Lui au 4ème rang de Ste. Rosalie, moi à l'autre bout du grand St. François.

M. F. A. GIROUARD :—Bravo ! c'est mon rang !

M. CHICOINE :—Aussi, l'occasion s'étant présentée de rendre service aux habitants je l'ai saisie : on m'offrait la rédaction d'un journal agricole, j'acceptai et depuis longtemps j'écris pour les cultivateurs canadiens-français des articles aussi longs qu'instructifs, en anglais, dans le *Farmer's Journal !*

M. F. A. GIROUARD :—Très bien ! très-bien !

M. CHICOINE :—Mon journal a déjà rendu d'immenses services. M. Casavant, de St. Dominique, me le disait l'autre jour : depuis qu'il lit ma feuille ses carottes et ses navets sont plus gros et donnent un meilleur rendement. Rien de tel que le croisement ! Donner en anglais des leçons d'agriculture à ceux qui ne comprennent pas ce langage paraît drôle au premier abord, mais j'ai la preuve des bons résultats que cela produit ! cela suffit, (cris de *oui ! oui !*)

" La presse s'occupe tellement de notre hôte (M. Gendron salue) qu'il est de mon devoir d'en dire quelque chose en cette circons-

tance. Que n'a-t-il pas fait dans le passé ? Jetez un coup d'œil en arrière ! (M. Girouard et M. le comte de Kéroack regardent derrière leurs chaises ; M. Pagnuelo regarde sous la table.) M. Gendron a ramené le comté de Bagot à la religion et à la patrie !

M. Taché :—*Gloria illi ! vivat !*

M. Chicoine :—J'en sais quelque chose moi qui ai dans cette lutte gigantesque gagné mes éperons. M. Gendron fut merveilleux de sang froid, d'adresse et de courage dans ce combat terrible, corps à corps avec l'erreur et l'impiété ; il ne parlait guère mais, comme vous l'avez dit avec tant d'à propos, M. le président, il n'en pensait pas moins. C'est en comité qu'il fallait le voir. C'est lui qui organisait les batailles, fournissant des arguments à M. Thibault et des documents à M. Cabanas.

" Elu, M. Gendron est resté digne de notre admiration et a grandi de cent coudées notre estime pour lui. Ne disant mot en chambre, ne s'amusant pas à faire des lois—trop d'autres membres inutiles se livrent à cette besogne insignifiante, M. Gendron travaillait dans les comités jour et nuit. Vous n'en savez rien, mais M. Cartier le sait, lui, et l'affirme ! Que vous faut-il de plus ?

MM. Perrault et Lussier :—Bravo.

M. de la Bruère, père, à M. Pagnuelo :—Un morceau de rôti, s'il vous plait !

M. Chicoine :—Du reste l'excellent député de Bagot n'a pas oublié ses amis et soutiens ; à l'œuvre, on reconnait l'ouvrier. J'avais dit dans l'excitation de la lutte que j'étais bleu parce que ça payait mieux. Pour ne pas me faire mentir, il m'a fait nommer avocat de la couronne et recenseur. Voyez autour de vous, M. le président, d'autres preuves vivantes de la munificence de M. Gendron. M. de la Bruère, greffier conjoint ; M. Henderson, recenseur ; M. C. Lussier devenu fournisseur de bois du Palais de Justice et de la Prison de St. Hyacinthe (M. Lussier salue) ; mon beau-père juge de paix. (M. Perrault fait signe que oui.) Ma brochure inédite sur la colonisation s'imprime au *Courrier* et M. Gendron saura j'en suis sûr, m'en faire payer le coût, par le gouvernement, au centuple. Eh ! bon Dieu ! je n'en finirais pas s'il me fallait vous citer tous les actes qui ont fait de M. Gendron le plus grand homme de Ste. Rosalie et des environs !

" Nous sommes en famille, messieurs, tous employés actuels ou futurs du gouvernement ; pourquoi ne vous parlerai-je pas à cœur ouvert ? Nous rendons, ce soir un témoignage éclatant de reconnaissance à M. Gendron, au lieu et place de ses électeurs, il faut bien le dire, trop ignorants, trop apathiques, trop ingrats pour remplir leur devoir envers leur digne représentant. Les électeurs de Bagot n'ont rien fait pour leur membre, honte à eux ! (Cris unanimes de : *Honte ! Honte !*) Comment pas un d'eux n'est ici ce soir pour approuver avec nous la conduite parlementaire de M. Gendron ? Les misérables ; il faut que des étrangers au comté de Bagot comme nous prennent l'initiative !

M. Gendron interrompant : Ne parlez pas si haut, M. Chicoine, si mes électeurs savaient çà, qui sait comment ils me traiteraient aux prochaines élections.

M. de la Bruère :—En effet il ne faut pas crier cela trop fort ; c'est entre nous.

M. Chicoine reprenant :—Pardonnez mon zèle et mon ardeur qui m'emportent peut-être trop loin : mais un penseur célèbre a dit : *Celui qui fait croître deux brins d'herbe là où un seul était produit est un bienfaiteur public.* Or, M. Gendron a fait deux employés du gouvernement, là où un seul engraissait (M. de la Bruère salue) depuis plus de dix ans. C'est un bienfaiteur public ; c'est mon bienfaiteur, votre bienfaiteur, beau-père ; que son nom soit béni !

M. Gendron s'incline.—M. Kéroack se signe dévotement.—M. Pagnuelo vide son verre.—M. Taché sanglotte—l'attendrissement devient général—tous les mouchoirs sortent des poches et essuient des yeux mouillés de larmes—l'orateur s'assied en silence, douloureusement affecté.—M. Chagnon (J. A.) *Amen !* M. Kéroack brise sa médaille—silence complet ! ! !

Soudain la porte s'entrouve tranquillement ; un objet informe commence à poindre, s'allonge, s'allonge, grossit dans la pénombre, prenant peu à peu la forme d'un nez gigantesque et enfin entre, entre, degré par degré dans la salle suivi du porteur M. Charles Desnoyers ; une voix profonde de basse-taille sort de cet énorme appareil, et, prononce gravement l'antique formule de salutation : " Bonsoir la compagnie toute entière ! ! "

M. Desnoyers s'assied, rompt un bâton et M. Choquette (A.) se lève :

" Nous sommes ben heureux, messieurs, d'avoir de bons membres comme ça. C'est ben vrai que j'ai ben travaillé pour lui "...

M. A. R. Raymond :—Oui, oui, je l'ai vu faire, papa.

M. Choquette :—J'étais si ardent pour son élection que je mettais des roches dans mes poches de peur que le vent de mon enthousiasme ne vint m'emporter ! (A M. Taché, qui pleure encore.) Pas besoin de vous chagriner comme ça ! Badaine, mon cher gros shérif, vous êtes trop sensible aussi ! Messieurs, prenons un coup pour nous remettre !

M. Choquette donne l'exemple—les verres s'emplissent—M. Pagnuelo, dans un coin chante à mi-voix :

Quand ma femme me querelle
Je lui dit pour l'apaiser
Que je vais me griser
Pour la trouver plus belle.

Tous :—Pagnuelo, une chanson !

M. le comte de Kéroack lui tirant doucement les favoris :—Allons, cher ami quelques couplets pour nous mettre en train.

M. de la Bruère, père, à M. Raymond :—Cher ami, passe moi donc cette aile de poulet.

M. Pagnuelo :—Volontiers, (il tousse et prélude en sifflant entre ses dents l'air du *Gamin de Paris.*)

Je suis ferblantier, moi
Voilà mon caractère
Je suis heureux comme un roi
En fonçant des chaudières.

Je suis jeune, galant et beau
Et ne suis point novice
Si je fabrique du tuyau
C'est pour rendre service.

(Hourras.)

M. Pagnuelo continua en prose :

Messieurs—M. Perrault vous a parlé de sa jument, moi, j'vous dirai que les Roy de St. Pie, tous bons bleus qu'ils sont, sont des ingrats. Quand on pense qu'ils achètent leur ferblanterie à l'Assomption ! (Stupéfaction générale.)

M. Taché :—Pas possible !

M. Perrault :-C'est ta faute, Pagnuelo, tu parle trop d'annexion, ça les effarouche !

M. Pagnuelo :—D'après ce que je puis voir, quasiment tout le monde ici a eu des récompenses en qualité de bleu ! Eh bien moi je suis aussi bleu que qui que ce soit et cependant j'en suis encore à attendre. Je ne vous demande pas de place au gouvernement ; mais si vous voulez me faire plaisir, c'est d'ordonner à tous les bleus d'ici et des environs de ne plus se servir de terrines de terre mais d'employer des terrines de ferblanc.

Tous :—A bas les terrines de terre ! A bas la poterie ! Hourra pour le ferblanc ! !

M. le Président :—Messieurs à l'ordre ; remplissez vos verres, il me reste plusieurs *toasts* à porter.

M. de la Bruère, père, à M. Kéroack.—J'aime les toasts bien roties, avec du beurre frais et du café très fort. Garçon, une patate !

M. le Président :—Au commerce, messieurs ; au commerce qui fait refleurir le pays et alimente les populations. M. Barbeau veuillez répondre.

Je vis M. Barbeau se lever pour répondre mais obligé de sortir quelques minutes, je n'ai pu saisir que quelques bribes de phrases parfaitement insuffisantes pour me permettre de rapporter le fonds même de ce discours. Je compris cependant que l'orateur parlait du percement du mont Cénis et tout intrigué je cherche depuis lors à m'expliquer quels rapports intimes existent entre l'épicerie et les Hautes Alpes. Que le lecteur fasse comme moi.

A la santé de la navigation, M. le Vicomte de Kéroack fit honneur avec cette mâle éloquence du marin d'eau douce qui lui sied si bien.

" La navigation, dit-il, date du déluge ; Noé est le premier cano-

tier de l'univers et celui qui démontre le mieux l'excellence de cet art sans rival. Sans lui où serions-nous, messieurs? Dans le néant; lui seul avec son arche sauva les bêtes du désastre universel. *C'est vrai! Bravo!*

" La navigation est d'origine divine et je le prouve par un syllogisme : en créant l'Amérique, Dieu la destinait à être habitée; or, il fallait des vaisseaux pour y venir, donc Dieu a créé la marine.

M. TACHÉ :—*Bene! bene!*

M. GIROUARD :—Parlez nous donc des cours d'eau!

M. KÉROACK :—Sans ses vaisseaux Colomb n'aurait jamais découvert l'Amérique!

M. DE LA BRUÈRE père :—Sans le brandy pas moyen de digérer. Garçon, une goutte d'eau de vie.

M. KEROACK :—Aussi notre pays est prospère, grâce à sa marine. Nous avons un vaisseau de guerre portant 3 canons et grand nombre d'autres sans canons mais non moins formidables pour cela!

M. J. A. CHAGNON :—Les canons de l'Eglise suffisent pour nous défendre!

Tous :—Bravo! !.....

UNE VOIX OFFICIELLE, au bout de la table.—Le Canada, c'est la troisième puissance maritime. (Hourras unanimes.)

M. KEROACK :—Quant à moi, j'ai fait ma part. On m'en tiendra compte, je l'espère, j'y compte. J'ai armé, pour me servir du langage mythologique, le trident de Neptune d'un poignet à vapeur et grâce à moi, les eaux paisibles de l'Yamaska sont sillonnées en tout sens et bercent amoureusement sur leur sein le bateau *Notre Dame*, mon œuvre et la gloire éternelle de la noble famille des Lebrisse à laquelle j'appartiens.

M. LUSSIER :—Moi aussi.

M. KEROACK :—M. Gendron est ami de la navigation et il m'a soumis lors de la formation du tiers parti, un projet pour canaliser la rivière Lasnelle, le ruisseau Gogli et la rivière Chibouette, afin de me permettre en naviguant de faire le tour de son beau comté. Quel homme de génie, messieurs (M. Gendron salue.) Il voit tout, prévoit tout et pourvoit à tout! Quel malheur que le tiers parti ne fut pas établi. M. Gendron alors devait être trésorier de la Puissance. Combien facilement nous aurions eu des fonds, encore des fonds, toujours des fonds! (Bravos) Mais les calomnies des rouges ont rendu impossible cette combinaison. Les ministres du tiers parti, collègues putatifs de M. Gendron s'émurent, et il fut résolu d'écarter M. Gendron du coffre et de lui confier seulement le portefeuille des travaux Publics. Tout était décidé; un octroi de $100,000 était accordé et aurait été dépensé pour cette canalisation sous la surveillance de M. Gendron, quand un souffle du tout puissant M. Cartier réduisit en poudre ce cha-

teau en Espagne ! Mais ne désespérons pas : viennent les élections et le peuple mieux informé saura forcer la main au pouvoir.

" Quel beau jour ce sera que celui qui nous verra célébrer l'accomplissement de ce plan gigantesque ! On a parlé du creusement de l'isthme de Suez. Misère ! du percement du mont Cénis, c'est de la St. Jean auprès de la canalisation de la Snelle, du Gogli, et de la Chibouette ! Advienne bientôt le succès de cette immense entreprise et je mourrai content !"

M. Perrault :—Moi aussi !

M. Keroack prend son siége *couronné* d'applaudissements.

Des cris unanimes de : M. Girouard, M. Girouard, retentissent.

Ce monsieur se rend à l'appel chaleureux qui lui est fait et nous entretient durant une heure sur l'utilité des cours d'eau. Logique, il prend pour point de départ les rigoles, s'étend sur les fossés, descend dans les décharges, débouche dans les ruisseaux, tombe dans les rivières, suit le cours des fleuves et enfin se perd avec eux dans l'océan. Rien de plus intéressant que cette humide dissertation. M. Girouard établit avec une dialectique plus que serrée que sans les cours d'eau et la mer, leur réservoir naturel, l'eau couvrirait toute la surface du globe et nous obligerait de n'habiter que les pitons les plus élevés des montagnes.

" Le déluge, dit-il, fut causé par la négligence et la paresse des premiers habitants du Globe. Ils ne faisaient pas de rigoles ! Voilà la cause de cette terrible catastrophe ! En effet, les rigoles font les fosses, les fossés les décharges, etc., etc., etc. ! ! !...Gloire à M. Gendron qui a laissé faire le Code Municipal qui règle tout cela."

Tous les auditeurs se pressent autour de l'orateur, le félicitent, lui serrent la main. M. le Comte de Keroack lui dépose un baiser paternel sur le front.

M. de la Bruère, père :—Un morceau de cette tarte aux pommes, garçon ! à M. le président :—quel malheur, Rémi, que nous digérions si mal ce que nous mangeons si bien !

M. le président fait remarquer qu'une chanson joyeuse serait la bienvenue, après des discours aussi sérieux ; la suggestion est adoptée d'emblée et M. Girouard, à peine remis de la fatigue de son long discours se sacrifie et entonne sa célèbre chanson patriotique de l'émigré.

La voilà aussi complète que j'ai pu la saisir.

Air lamentable.

Adieu, papa, adieu maman, (bis)
Adieu, adieu, tous mes parents !
Je m'en vas en Amérique
Pour y gagner de l'argent
En faisant de la bonne brique !

Petit oiseau que tu y es heureux
De pouvoir aller où tu veux !

Si j'avais ton agissance
Sur la fenêtre de mon père
Je m'en irai me regrimper :

Qu'en a fait la chanson
F. A. Girouard, voilà mon nom
En m'en revenant de St. François
J'ai rencontré M. Gendron
Qui s'en venait à ce " parti de tire."

(Battements de mains unanimes.)

M. Taché :—Quel homme ! quel poëte :

M. Gendron, regardant à sa montre :—Déjà minuit !

M. de la Bruère, fils :—Papa mange encore ; quel appétit ! ! !

Le chant patriotique de M. Girouard avait fait vibrer avec tant de force la fibre nationale des convives qu'un silence éloquent succéda soudain aux acclamations chaleureuses qui avaient accueilli les couplets admirables de l'admirable improvisateur.

Quelque peu impressionné moi-même, je cherchait une diversion aux émotions qui m'assaillaient de toutes parts, en jetant un coup d'œil autour de moi.

Pour la centième fois peut-être, il me fut amplement démontré que l'excitation mentale, quelqu'en soit la source, se manifeste d'autant de manières dans une réunion d'êtres humains que l'on y compte d'individus.

Par exemple : M.Taché larmoyait, levait une main au ciel et de l'autre doucement repliée sur l'occiput semblait vouloir arracher une touffe de cheveux absente naturellement.

M. R. Raymond toussait légèrement et mettait un biscuit dans sa poche.

M. A. Raymond se grattait frénétiquement le bout du nez.

M. Perrault frottait le verre de ses lunettes sur le genou de son voisin.

M. Chicoine brossait sa manche d'habit sur le dos rétréci de son beau-père.

M. Girouard s'épongeait le front avec un coin de la nappe.

M. Gendron serrait une bouteille de bière sur son cœur.

M. de la Bruère, père, mangeait toujours et tentait vainement de trancher son pain avec une cuiller.

M. le Comte de Kéroack faisait des efforts herculéens pour s'agenouiller sur le dos de M. Pagnuelo.

M. le Vicomte de Kéroack tenait son beau-frère Camille par le cou et lissait les anneaux soyeux de sa brillante chevelure.

M Lussier laissait faire et lorgnait dramatiquement le plafond.

M. J. A. Chagnon se dandinait et faisait un moulinet menaçant pour le nez de M. Desnoyers.

L'appendice nasal de ce dernier s'allongeait en se renflant aux narines et dessinait sur le mur un coin gigantesque.

M. de la Bruère, fils, se tenait le ventre à deux mains comme un malheureux pris de coliques.

M. A. Choquette retournait ses poches et M. Romuald *ditto*, à califourchon sur une chaise, fixait des yeux ébahis sur le nez monstrueux de M. Desnoyers.

M. ''' grignotait un morceau de tire tout en soupirant et M '''' grattait le fond du plat en geignant douloureusement.

La situation se compliquait étrangement pour votre serviteur qu'une implacable envie de rire martyrisait, quand M. J. A. Chagnon, en se dandinant et moulinettant *as aforesaid*, atteignit d'un revers de main le nez de M. Desnoyers et du bout du pied le postérieur du chien de la maison.

Les deux victimes poussèrent un hurlement épouvantable, tel, que M. le Vicomte de Kéroack s'en boucha hermétiquement les oreilles.

Chacun reprit sa position primitive pendant que M. Chagnon pansait pieusement les deux blessés.

M. le Président :—Messieurs, il se fait tard ; néanmoins plusieurs santés restent encore en arrière. Dépêchons ; c'est le seul moyen de faire disparaître l'émotion inséparable de l'incident douloureux qui vient d'assombrir notre fête [*Très bien !*] Buvons, Messieurs, buvons aux dames qui.....aux dames que..... aux dames.....

M. Perrault soufflant et M. Raymond répétant :—Dont auxquelles nous devons nos joies et notre bonheur et dont avec lesquelles pas d'ennui ! [*Hourras !*]

M. de la Bruère, fils, à M. Raymond jnr :—Réponds. Alphonse.

M. A. Raymond :—J'ai le rhume !

Tous :—Alphonse ! Alphonse !

M. A. Raymond, debout et la main sur le cœur :—Messieurs ! [*Il tousse*] Messieurs ! [*Il crache*] Messieurs ! [*Il se gratte l'oreille gauche*] Messieurs, les dames, comme vous l'a dit papa [*Il se gratte le nez*] sont aimables. Mais pardon, Messieurs ! [*Il hésite et bredouille !*

M. de la Bruère, fils :—Parle donc, Alphonse !

M. de la Bruère, père :—Un peu de confitures, Rémi : merci !

M. A. Raymond :—Messieurs, pardon ! Mais c'est que j'ai un mauvais rhume que j'ai attrappé en me baignant l'été dernier (*Il tousse et crache.*) J'avais pourtant eu le soin de garder mon corps de flanelle et mes bottes et de mettre des claques ! (*Il se mouche.*)

M. de la Bruère, père :—J'ai jamais vu de famille comme la tienne pour le rhume, Rémi. Te rappelles-tu de ta toux de 1863 ?

M. Raymond, père :—Lors de mon élection ? Oh oui ! j'en tousse encore quand j'y pense ! (*Il éternue.*)

M. A. Raymond :—Je vous remercie bien messieurs.....

M. Perrault :—Pas d'quoi !

M. A. Raymond :—Mais j'passe la parole à un autre.

M. Raymond, père —C'est bien, mon fils, assied-toi.

M. Raymond, fils :—Oui, papa !

A la demande de M. le président, M. Adam répond comme suit à la santé des dames, au lieu et place de M. Raymond, fils.

" Messieurs :

(Applaudissements unanimes.)

(M. Taché éclate de rire.)

Adam, mon grand père, s'ennuyait tout seul dans le paradis terrestre.....quand

M. Perrault :—J'aime bien les femmes, mais faut pas qu'elles soient poumoniques !.....

M. Adam :—

(Bravos.)

Si j'eusse comme vous, M. le président, cueilli trois roses dans le jardin de l'amour, je pourrais

(M. A. Raymond tousse et salue.)

! ....."

L'orateur reprend son siége au bruit d'applaudissements prolongés.

Il était alors une heure du matin ; un rayon de lune indiscret, perçant à travers les rideaux de la fenêtre entourait d'une auréole argentée le front majestueux de M. de la Bruère, fils, et miroitait en compagnie de la pâle lueur de la lampe fumeuse sur le couteau et la fourchette que M. de la Bruère, père, tenait encore dans ses mains devenues immobiles.

La noble figure du greffier conjoint resplendissait d'une pieuse allégresse et d'un saint enthousiasme ; celle du vénérable inspecteur des agences, de la satisfaction complète d'un vaste appétit assouvi. Le regard profond du fils s'illuminait aux reflets d'une vision intérieure et s'irisait pour ainsi dire de nuances surhumaines, indices du génie qui s'éveille, bouillonne et menace éruption ; je vis que le grand homme allait parler.

Les petits yeux du père clignotaient légèrement, son teint empourpré par la circulation plus rapide d'un sang vigoureusement fouetté par un vin généreux ; sa respiration entrecoupée de petits soupirs digestifs, tout, jusqu'à sa pose abandonnée calquée à s'y

méprendre sur celle du vieux Silène après les bacchanales, présageaient un changement prochain dans son état hygiénique; je vis que le grand homme allait entrer dans le royaume des songes pour mieux digérer.

M. le président, toujours alerte et dispos, portant comme à quinze ans son dîner et son vin, après avoir fait remarquer à mi voix à son fils l'inconvenance de bailler à table, se leva et proposa la santé de "Sir George E. Cartier."

Des vivats unanimes accueillirent ce toast porté au plus grand génie que la paroisse de St. Antoine ait jamais produit et se renouvelèrent avec plus de force et d'entrain si possible quand M. de la Bruère, fils, fut appelé à répondre.

Je ne m'étais donc pas trompé : le grand homme du greffe allait parler.

Ah ! j'aurais voulu que tous les libéraux, tous les démagogues, que dis-je, tous les habitants de la Province eussent pu comme moi admirer la prestance majestueuse et la noble pose de l'orateur, les éclairs magnétiques jaillissant de ses yeux, la flamme du génie éclatant sur son front et sentir comme moi leur cœur et leur esprit enchaînés d'avance aux lèvres du grand homme ! Oh alors ils eussent comme moi reconnu et confessé hautement un seul dieu politique en Canada, M. Cartier, et un seul prophète digne de lui, M. de la Bruère !

En attendant des hourras unanimes éclater en l'honneur, tant de son chef que de son fils, M. de la Bruère, père, ferma ses paupières alourdies ; un air de suprême béatitude se répandit sur ses traits, sa bouche dessina ce charmant sourire de la conscience en repos : il s'endormit comme je l'avais prévu, du sommeil du juste qui a bien dîné.

Ah ! j'eusse voulu vous voir, là, en face du digne inspecteur, vous tous, ennemis de la bonne chère, qui frémissez devant un gigot de mouton rôti à point ; indignes buveurs d'eau, qui reculez de terreur à la vue d'une bouteille de Bordeaux ou d'une caraffe de vieux rhum ; misérables figures de carême, qu'un dinde farci épouvante ; stupides prédicants d'abstinence, qu'un plat succulent fait tomber en pamoison ; oui, tous ! Oh ! comme vous auriez été prêts à vous agenouiller aux pieds de cet illustre mangeur, confessant votre erreur damnable et proclamant cette grande vérité que vous foulez aux pieds, ce saint principe que vous étranglez, barbares, de vos barbares mains ! Oui, vous auriez crié tous d'une voix : *Qu'il est bon de bien manger ! Vive le dieu de la table et M. de la Bruère, son vivant portrait !*

L'orateur ouvrit la bouche ; vous auriez en cet instant solennel, entendu le vol d'une mouche ; enfin il parla :

"M. le président—Répondre à la santé du plus grand homme d'état de l'Amérique et probablement du monde entier est pour moi tout à la fois un immense bonheur et un immense devoir :

bonheur accablant pour mon cœur reconnaissant, devoir écrasant pour mon esprit trop restreint pour pouvoir embrasser dans son vaste ensemble le vaste génie dont je vais vous entretenir. Néanmoins, messieurs, le sujet présente tant d'aspects féconds et variés que je crois, votre patriotique indulgence aidant, pouvoir y faire honneur, au moins en partie ; votre bienvaillance fera le reste. (*Oui ! oui !*) La vie de Sir Georges, grande comme lui-même, est parsemée de faits historiques et d'exploits sublimes qu'il me suffira de passer en revue pour m'acquitter en cette circonstance de la tâche qui m'est imposée. C'est ce que je vais faire.

M. Taché :—*Bene ! Bene !*

M. de la Bruère, fils :—M. Cartier naquit à St. Antoine, chez son père, qui descendait en droite ligne de ce fameux Jacques Cartier qui découvrit le Canada. De sorte que Sir Georges en descend lui aussi.

M. Taché :—*Veré ! veré ! talis pater talis filius !*

M. de la Bruère :—Dès sa plus tendre enfance le jeune Georges démontrait qu'il était appelé à de grandes choses ; à peine sa langue put-elle articuler quelques mots, qu'il bégayait déjà sur les genoux de sa mère : *Grand Tronc ! Cauchon ! Deliste ! Bréhaut ! Schiller !* paroles incompréhensibles alors mais dont la signification mystérieuse nous est connue aujourd'hui.

Comme vous le savez, la précocité de l'intelligence et son développement trop rapide produisent une réaction souvent fatale sur le physique : aussi l'enfant fut-il malingre, faible, maladif et souffreteux. L'époque de la dentition fut terrible à traverser d'autant plus que, phénomène extraordinaire, les dents de sagesse lui percèrent en même temps que les autres ! (Sensation profonde.)

A trois ans il eut la rougeole, à quatre la coqueluche, à cinq une grippe qui faillit nous l'enlever à la fleur de son âge !

M. Taché, tout ému :—Nous l'avons échappé belle.

M. de la Bruère :—Ces maladies n'entravèrent nullement la course rapide de cette intelligence vivace et ardente vers le but de toutes ses ambitions—le bien du pays et de ses concitoyens. Georges faisait des progrès inouïs, tels qu'à huit ans il servait la messe aussi bien qu'un acolyte expérimenté.....

M. Taché :—Ce cher enfant !

M. de la Bruère :—Et qu'il parlait couramment le français et l'anglais.

Tous :—Pas possible !

M. de la Bruère :—Et à dix ans, je tiens ce fait de source authentique, Georges plaida sa première cause à la Cour des Commissaires !

M. le Comte de Keroack :—Ce cher bébé !

M. de la Bruère :—Et à quinze ans il était consulté à dix lieues à la ronde sur les questions les plus épineuses de droit et de théologie et faisait autorité en ces matières !

M. Girouard :—V'là pourtant l'homme que les rouges méprisent !

M. de la Bruère :—Son père le mit au collége : durant huit ans il fit la barbe à tous ses condisciples et même à ses professeurs.

M. Taché :—Mais non ! mais non ! Cartier n'a jamais rasé personne.

M. de la Bruère :—Oui ! oui ! mais allégoriquement, en fait de thème, version, latin, grec, chimie, poésie, etc.....

M. Taché :—*Bene ! Sufficit ! Distinguo !*

M. de la Bruère :—A chaque fin d'année Cartier revenait chez son papa écrasé sous le poids des prix et des couronnes avec des bulletins irréprochables.

Ses admirables facultés oratoires frappèrent les hommes marquants de l'époque qui s'empressèrent de conseiller à son père de le consacrer au barreau.

M. Girouard :—Quel barreau ?

M. de la Bruère :—Au barreau.....des avocats.

M. Girouard :—Ah ! je comprend ! ma fine !

M. de la Bruère :—Durant sa cléricature les troubles de 1837 commencèrent : M. Papineau qui ne faisait rien sans le consulter l'entraîna avec lui, M. Cartier fit des prodiges en fait d'organisation. Les chefs patriotes l'envoyèrent à St. Denis pour y concentrer les forces canadiennes et les commander comme général. Il arrive : de suite, captivé par sa parole éloquente, 500 braves se groupent à ses côtés et se préparent à battre les Anglais, on s'arme, on se retranche ; on ne voit partout que des soldats, canons, sabres et pistolets ; le drapeau canadien flotte majestueusement au-dessus du camp et Cartier est là qui commande du geste et de la voix, donnant à l'armée improvisée l'exemple de la discipline unie à la bravoure.

M. Taché :—*Bene, Petrus, bene ! Honor tibi qui bene parlat !*

M. Keroack :—*Amen !*

M. de la Bruère :—Mais voilà les anglais farouches qui s'avancent : Gore les conduit ; les patriotes frémissent à la vue des fils barbares de la sanguinaire Albion ; 800 soldats et 3 canons se dressent devant eux ; les trompettes retentissent, les armées rangées en batailles s'ébranlent, les canonniers brandissent les mêches meurtrières, l'infanterie met en joue, les cavaliers, le sabre au poing, s'élancent...

M. Perrault :—Baissez-vous braves Canadiens, ils vont tirer !

M. de la Bruère :—La mitraille et les balles vont se répandre en jets meurtriers ; le sang va couler, le carnage va commencer ! ..... Que fait M. Cartier ? Il part, courageux comme le lion du désert, brave et frémissant d'une ardeur sans égale et se rend à St. Antoine pour chercher des munitions !

M. Taché :—J'en aurais fait autant.

M. de la Bruère :—Forcé de s'expatrier, il passa 2 ans à Cooksakee. où lui le grand homme, fut contraint de faire de la brique

pour vivre ; c'est là qu'il acquit cette profonde connaissance de la langue anglaise qui le distingue à un aussi haut degré.

Il revint et se consacra uniquement à l'exercice de sa profession. Une clientèle immense lui permit d'acquérir en peu d'années une influence immense : à l'age de 26 ans on lui offrit deux ou trois fois une place dans le ministère : il refusa par modestie ; plus tard, élu malgré lui député, il prit de suite un tel ascendant en Parlement que les rouges tentèrent de le faire assassiner !

M. Taché :—*Horribile dictù !* (Sensation, mouvement prolongé.)

M. de la Bruère :—Un spadassin démocrate lui chercha querelle et un duel en fut la conséquence. Heureusement qu'avertie à temps, la police se rendit avant les combattants sur le terrain et les désarma.

Une voix :—Tant mieux !

M. de la Bruère :—M. Cartier avait 34 ans alors : six ans plus tard il fut ministre.

M. Raymond :—Enfin !.....

M. de la Bruère :—Et que n'a-t-il pas fait dans sa longue carrière politique et ministérielle qui couvre 23 des années les plus glorieuses de nos annales ! Il laissa s'accomplir une foule de réformes ; il mit la main à toutes les grandes mesures : nous lui devons le Grand Tronc, le Pont Victoria, l'abolition de la tenure seigneuriale, la décentralisation judiciaire, le code civil, le code de procédure, les lois municipales, notre système judiciaire, notre armée, notre marine, la confédération, le Nord-Ouest, l'annexion des Esquimaux, le chemin de fer Intercolonial, notre commerce, notre industrie, nos manufactures, notre prospérité, notre nationalité, notre langue, nos us, nos coutumes, le maintien de notre religion et de nos institutions, nos places ; votre shérifat, M. Taché.

M. Taché, saluant les larmes aux yeux :—*Benedictum sit ! Alleluia*

M. de la Bruère :—Votre géole, M. Choquette, votre place, M. Boivin, la vôtre M. Chicoine.

M. Perrault :—C'est pourtant vrai, Jérôme !

M. de la Bruère :—La vôtre papa !

M. de la Bruère, père, ouvrant l'œil droit :—Que veux-tu mon Pitte ?

M. de la Bruère, fils :—Vos contrats de bois, Camille (M. Lussier salue.)

M. de la Bruère :—Et moi la mienne ! (Bravos) Oui, messieurs, il a tout fait et tout donné, notre grand chef ; il a mené l'Angleterre et les Etat-Unis par le bout du nez, forcé la première de le *sirer* et les seconds de nous ôter le traité de réciprocité qui gênaient nos cultivateurs en les empêchant de garder leurs grains, leurs bestiaux et leurs produits chez eux.

M. Girouard :—C'est vrai !

M. de la Bruère :—Il a eu le génie de comprendre qu'il fallait purger le pays de la partie impure de sa population ; en augmen-

tant les taxes et entravant notre commerce avec les américains, il a réussi à chasser du Bas-Canada environ 300,000 Canadiens indignes de ce nom dont nous sommes pour toujours débarrassés. Pour assurer notre prédominance sur les anglais, il nous a réunis aux autres provinces de l'Amérique du Nord et maintenant au lieu de lutter un contre un, comme c'était avant lui, nous sommes un Canadien contre trois anglais et nous n'en n'avons que plus de mérite ! Pour sauvegarder davantage la race française dans la Confédération, il a stipulé pour nous dans le pacte fédéral que jamais le nombre de nos représentants ne serait augmenté et tout le contraire pour les anglais ! Comme il n'y a de pays riches que ceux qui sont très endettés, en dix-huit ans, il a su porter de 34 à 100 millions notre dette publique !

M. Gendron :—Oui, oui !

M. Taché :—*Salus, honor gloria quoque Georgii Cartieri !*

M. de la Bruère :—Je ne finirais jamais s'il me fallait vous retracer tous les actes marquants de cette belle vie si bien remplie !

M. A. Raymond, baillant, à M. R. Raymond, baillant aussi :—Je m'endors, papa !

M. R. Raymond :—Imite le docteur, mon fils, ronfle.

M. de la Bruère :—Eh bien, il vit encore, messieurs, plus fort et plus robuste que jamais.

M. R. Raymond, poussant du coude M. de la Bruère, père :—Parles-t-il bien ton Pelo un peu ?

M. de la Bruère, père, ouvrant l'œil gauche :—Rien d'étonnant à cela, Rémi, il a tété jusqu'à sept ans !

M. de la Bruère, fils :—Que de services il peut rendre encore ! Jugez-en par le passé : il nous a fait l'existence agréable et facile.

M. Taché :—*Vere ! Cartierus nobis hæc otia fecit, Alleluia !*

M. Kéroack :—*Amen !*

M. de la Bruère :—Continuons donc à l'entourer de notre amour et de notre affection ; soutenons-le ardemment ce grand cœur qui a passé sur la terre en nous faisant du bien ! Tant que Québec possédera un tel chef, notre province ne pourra qu'augmenter en influence et en prospérité ; nos places restent assurées, des emplois nouveaux encore plus lucratifs viendront à leur tour : heureux en ce bas monde par la grâce de M. Cartier, le pain sur la planche assuré pour nos vieux jours grâce à M. Cartier, en le suivant fidèlement nous restons dans le chemin de la justice et de la vérité et nous irons avec lui dans la céleste Jérusalem !

M. J. A. Chagnon, bénissant :—C'est ce que je vous souhaite de tout mon cœur au nom de M. Cartier !

Applaudissements prolongés ; enthousiasme indescriptible. Tous les convives serrent tour-à-tour l'orateur épuisé sur leur cœur, excepté MM. de la Bruère, père, et A. Raymond qui ronflent. M. Gendron mêle ses larmes de joie avec celles de M. Taché. M. Girouard s'évanouit d'émotion. M. Kéroack lui fait respirer

des sels. MM. Perrault, Lussier et autres font le serment de mourir pour M. Cartier.

Quelques rondes de liqueur remirent dans leur assiette les convives repus et bientôt la conversation devint générale. Que d'esprit dépensé ! Que de bons mots malheureusement trop nombreux et pour cela trop vite oubliés ! M. A. Raymond faisant assaut de finesse avec M. Girouard, M. Kéroack, fils, assommant de calembourgs, M. de la Bruère, père, dormant les poings fermés ; M. Kéroack, père, chuchottant des psaumes à l'oreille de M. Perrault.— Quel spectacle réjouissant, admirable, sans pareil !

De temps à autre un couplet épicé éclatait comme une fusée promenant le fou rire par toute la salle, avec accompagnement du glou glou des bouteilles et du choc des verres. Combien nos bons Canadiens s'amusent à un parti de *tire* dans notre bonne Province de Québec !

Soudain M. J. A. Chagnon se penche à quelques lignes du conduit auditif de M. le président et rougissant, murmure tout bas quelques mots, M. Raymond opine du bonnet, sourit et frappe sur la table comme l'orateur des Communes. Le silence se rétablit ; M. le président annonce que M. Chagnon offre de lire des vers de son crû, composés pour l'occasion. (Cris de : *C'est bien ! des vers ! des vers !*)

M. Girouard :—Des verres ! nous en avons assez pourtant ! Ce sont des bouteilles qui nous manquent !

On chuttte impitoyablement l'interrupteur, et le poète sortant son calepin, déploie deux longues feuilles de *foolscap*, attachées bout à bout et toutes couvertes de lignes d'inégales grandeur.

Il tousse, se mouche, se redresse, rejette en arrière les boucles de sa chevelure lustrée et dit :

M. le Président—J'ai cru moi, prosateur inexpérimenté, mais poète comme tout jeune homme l'est, ne faire mieux que de mettre en vers les idées et les principes qui doivent servir de guides dans la politique aux adolescents intelligents et instruits. Je vous en offre la primeur. Comme nous sommes en famille, il n'y a pas de mal à vous lire pareille chose : au reste le fonds même de ce morceau poétique m'a été inspiré, dicté, pour ainsi dire, par nos chefs. M. Chicoine l'a approuvé (M. Chicoine salue) le fonds est exact ; si la forme pêche pardonnez-le-moi en considération de ma jeunesse et de mes bonnes intentions. Au reste, voici Messieurs, jugez :

A MES JEUNES COMPATRIOTES.

I

Jeunes qui convoitez des vieux aux chefs branlants
Les sacoches d'écus, les gras appointements,
Qui rêvez, jour et nuit, sans trêve, sans relâche,

Combien bêtes sont ceux qui meurent à la tâche
Du labeur quotidien, qui n'êtes pas si fous
Que de les imiter en leur grande sottise,
Permettez qu'à vous tous bien franchement je dise :
" Jeunes gens, prenez garde à vous."

II

Vous aimez l'or qui donne à ceux qui le possèdent
Les plaisirs d'ici-bas, devant qui toujours cèdent
Le peuple aveugle et sourd, amis et ennemis :
Le travail vous fait peur, vous remplit de soucis;
Croyez-moi, vite ! entrez dans la sainte carrière
Des vrais chercheurs d'emplois, et laissez dans l'ornière
Ceux qui de travailler sont encore assez fous !
Jeunes gens, prenez soin de vous !

III

Durant cinq ans au plus, pour faire votre stage,
Barbouillez à gogo toute une grande page
D'un journal bien dévot, bien crétin, bien cafard ;
Calomniez toujours, sans scrupule et fard,
Ces gueux de libéraux, cette infernale engeance
D'éplucheurs de budgets, de rogneurs de pitance
Calomniez, mentez, tonnez, damnez-les tous !
Jeunes gens, prenez soin de vous !

IV

Soyez dévots, béats, en public, à l'église,
Bien exacts à la messe, afin que chacun dise :
" Combien pieux il sont malgré fiel et venin ! "
Le peuple vous croira quand vous crierez demain :
" A bas les libéraux, ces immondes voyous !"
Autour d'eux se fera bientôt un vide immense,
Et le peuple aveuglé dira plein de confiance :
Jeunes gens, j'aurai soin de vous !"

V

Et puis, sur les tréteaux, crachez les mêmes choses :
Sans vergogne et sans peur, prenez les nobles poses
De gardes des autels ; à la religion.
Criez partout, toujours, et si l'on vous répond
Que nos hommes publics grapillent les finances
Et vident les trésors pour mieux remplir leurs panses
Prouvez au peuple ému que les rouges sont tous
Ennemis de la foi, qu'ils font gras en carême,
Détestent les curés et les sacristains même !
Jeunes gens, prenez soin de vous !

VI

Pour la foule, très bien ! Voilà votre seul rôle :
Berner les habitants, que le plus fin enjôle ;
A coup de goupillon les mener au scrutin.
Ce n'est pas difficile, allez ! j'en suis certain,
Pas besoin de savoir, d'étude, d'éloquence,
De travail, ni d'esprit, non plus de conscience :
La langue, un chapelet, nos chefs l'assurent tous,
Bien maniés tous deux, avec peu de pratique
Assurent le succès d'un mince politique.
Jeunes gens, ayez soin de vous !

VII

Mais, lévites naïfs, parbleu, n'allez pas croire
Qu'il faille pour cela, sans aimer et sans boire,
Imiter sottement l'ermite du désert ;
Faire bien maigre chère et ne prendre au dessert
Qu'une goutte de vin dans un demiard d'eau claire,
Et dédaigner Venus ! Sachez tout le contraire !
Buvez toute la nuit, aimez, enivrez-vous !
Soyez sages le jour, la prudence l'exige :
Mais le soir, en secret, amusez-vous, vous dis-je,
Jeunes gens, en vrais tourlourous !

VIII

Tant que brille un rayon de soleil ou de lune
Amis, tenez-vous cois : mais arrive la brune,
Il fait bien noir ; on dort : allez chez Margoton,
Et revenez de nuit, peur du qu'en dira-t-on.
Qui le saura ? personne ! Et puis, voyez, nous sommes
Gaillards et satisfaits, mais toujours des saints hommes
Pour le peuple borné composé de vrais fous !
Jeunes gens, ayons soin de nous !

IX

Si de pique-niquer en société d'actrices
Il vous prenait désir pendant les saints offices,
Faites ! et dansez-moi jusqu'au cancan, parbleu !
Mais que ce soit, de grâce ! en quelque sombre lieu.
Si de la Gatineau les rives vous appellent,
Fuyez, fuyez l'écueil que ses ondes recèlent !
Ne compromettez pas l'autel, le trône et nous !
Jeunes gens, prenez soin de vous !

X

Et si de vous baigner en société d'actrices
Il vous prenait désir pendant les saints offices,

Baignez vous, mais ailleurs que dans la Gatineau !
Songez que si Royal chez le sale Esquimeau
S'embête nuit et jour, c'est qu'un certain dimanche
Dans les eaux de ce fleuve il laissa voir sa hanche,
Et compromit ainsi l'autel, le trône et nous ;
Jeunes gens, prenez garde à vous !

XI

Puis un jour, couronnant cette vie exemplaire,
Les ministres à qui vous êtes sûrs de plaire
Dans quelque bon emploi facile et lucratif,
Comme ceux de greffier, recenseur ou shérif,
Vous câseront ! cela veut mieux que d'être rouge,
Avec bonne conscience habiter en un bouge,
Et porter noble cœur sous un frac plein de trous :
Jeunes gens, prenez soin de vous !

Un véritable ouragan d'applaudissements, de battements de mains et de pieds éclata quand le derniers vers eut été prononcé. En proie à un véritable délire les assistants se pressèrent autour du poète essoufflé qui, en un clin d'œil, fut huché triomphalement sur les robustes épaules de MM. Girouard et Raymond.

M. Taché :—*Coronatus sit !*

M. le vicomte de Kéroack :—Qu'il soit couronné !

Et joignant l'action à la parole, de ses aristocratiques mains, il arracha du cadre d'un miroir une bordure en papier de soie découpé, à couleurs assorties, tressa une couronne et en ceignit le chef de M. Chagnon.

Les vivats recommencèrent !

M. le vicomte de Kéroack :—Messieurs, j'ai couronné le poète, mais avant de le promener en triomphe autour de cette salle, imitons les Romains jusqu'au bout. Corinne portait non seulement une couronne, elle était de plus enveloppée de la tête aux pieds d'un immense voile blanc, emblême de l'innocence et de la simplicité. De même que j'ai substitué du papier de soie aux lauriers pour la couronne, prenons la nappe pour remplacer la dentelle en point d'Angleterre pour le voile !

Cris unanimes de : Oui ! Oui !

Et M. Chagnon, enveloppé dans la nappe, le crâne chargé de ce laurier d'un nouveau genre fut promené trois fois autour de la table, et si grande était l'ardeur des convives que ce ne fut qu'en l'entendant geindre : " J'étouffe ! j'étouffe !" que les porteurs de ce paquet poétique le déposèrent sur les genoux de M. Gendron.

M. Taché :—*Plaudite gentes, virgines et pueri ! Alleluia !* Messieurs, parlons littérature, cela nous distraira un peu. La poésie de notre jeune ami est fort belle, les rimes sont riches, les sentiments exprimés en icelle admirables, mais la prose bien ajustée a aussi son mérite. Permettez-moi de vous faire part d'une magni-

fique amplification dont je ne vous nommerai point l'auteur, par modestie. C'est tout simplement un chef d'œuvre. En d'autres temps je l'avais apprise par cœur et je l'ai toujours portée sur moi comme un talisman. Aussi je puis vous la lire sachant que vous en goûterez le sel et en respirerez le parfum avec délices.

C'est une légende, pur jeu d'esprit malin. Ecoutez et dites-m'en des nouvelles.

M. Taché redresse le verre de ses lunettes, sort de sa poche un petit manuscrit, le déploie sur son assiette et lit de sa meilleure voix de baryton :

En l'an de Notre-Seigneur mil huit cent soixante-et-six vivait paisiblement dans les limites d'une certaine municipalité, un gros et gras notaire à figure rubiconde, tout rond, tout beau, tout charmant, d'un embonpoint irréprochable, d'une prestance herculéenne en profondeur, d'une rotondité à faire envie dans l'ensemble de son agréable personne, doté d'une calvitie à mettre en image, la tête dans le cou, le cou dans les épaules, les épaules dans l'estomac, l'estomac dans le ventre et le ventre dans les jambes, allant, boulant, roulant son petit train de vie de la manière la plus chrétienne du monde—un vrai chérubin en chair et en os, quoi !

Oncques ne vit jamais pareil homme !

Les commères s'asseyaient sur le seuil de leur porte pour le voir passer : tout le monde le saluait chapeau bas : la vénération publique était poussée si loin à son endroit que souvent vit-on damoiseau pieux faire relique des brouillons de ses dévotes minutes.

Or, oyez comment cela advint.

Le saint homme, étant jeune et tout gentil à voir faillit de bien près faire la fortune de maints compères des alentours.

L'histoire rapporte que bien loin aux confins de cette hémisphère, trépassa un opulent personnage portant au baptême le nom de Jean Népomucène Bonnet, délaissant faute d'hoirs de son corps, aux héritiers collatéraux d'icelui six-vingt millions de francs.

Le saint homme ouit la chose et s'en vint par devers certains autres Bonnets domiciliés en la bonne Province du Canada et se fit fort, ès-qualité de Notaire, de leur faire percevoir la succession du dit Jean Népomucène Bonnet leur parent putatif trépassé en l'île de Madagascar. Sus, les dits Bonnets furent en grande liesse, en apprirent leurs voisins, amis et connaissances, et conseil étant pris, appointèrent le saint homme pour gérer, administrer, recueillir et faire argent de l'hérédité du riche oncle décédé ; ce qu'il fit.

Et tant et si bien travailla le saint homme, tant et si bien trafiqua, troqua et fit il argent des meubles et immeubles, or et joyaux du Bonnet décédé, céants les dits biens en la dite île de Madagascar, que jamais ne vit gousset mieux garni et boursillon plus renflé.

Le dit Notaire s'en fut donc à la recherche de l'hérédité mais eut beau chercher par monts et par vaux, consulter régistres et papiers, titres et parchemins, ne put rapporter après dans le moins quarante lunes, un rouge liard aux Bonnets leurs cessionnaires et et ayants causes, à partager. Et lors on ouit une grande plainte, et voyant que le dit Notaire gardait par devers lui les argents avancés tous dirent de concert que le saint homme était bien le plus finaud de l'endroit. Aussi le mit-on de suite greffier ès-cours de Juges de Paix. Six ans il le fut, dit-on, et ayant résigné la dite charge, garda neuf ans durant en sa bourse cent huit francs ne lui appartenant pas et qu'il paya, sans intérêts sur iceux quand ne put les garder plus longtemps.

Sur ce tous dirent de rechef qu'il était bien le plus finaud du canton.

Aussi le fit-on shérif et encore l'est-il.

Or, le saint homme devant cent quatre-vingt francs à un manant, refusa de les lui bailler: le manant l'assigna pardevant dame justice et pendant la plaidoirie, il advint rencontre entre eux, rapporte le digne homme. Le manant était chef de police et eut l'audace de demander paiement et nouvelle de l'argent à lui dû. Le notaire tout marri se fâcha tout rouge, et répondit comme noble à vilain.

Le manant de la police mal content jura et pesta contre maître shérif et lui appliqua adjectifs et épithètes, ce dont il fut bien affecté en son âme et conscience et se plaignit pardevant les édiles de la municipalité. Ceux-ci firent enquête en le mois d'Avril et ouirent en septembre le saint homme sous serment, lequel jura ces choses bel et bien, mais fit défaut de produire témoins et preuve.

Dans l'intervalle le dit Shérif sur serment juratoire avait tel et si bien répondu en la cause du manant contre lui que le Président avait admonesté le digne homme et ce fort injustement comme gens craignant Dieu l'ont affirmé.

Donc les édiles et les échevins de la dite municipalité étaient tous forts mauvais chrétiens, point diseurs de litanies et ennemis du saint homme.

L'un d'eux dit : " le dévot notaire n'a pas établi sa plainte—son serment est équivoque, bien fou serait-t-on de s'y fier! Sujet à caution il est. " Et l'impie de faire longues et nombreuses médisances sur le compte du maître shérif.

Un second (qu'il soit frappé de male mort !) repart :

" Oncques ne vit tabellion plus entêté ! Après avoir conservé en son boursillon cent huit francs appartenant à notre municipalité, neuf ans durant, en grande cachette, il vient encore mettre la brouille ici. Notre police a eu maille à partir avec lui et lui a dit de gros mots, à savoir.....dit-il : si le bonnet lui fait que ne s'en coiffe t-il ? Sinon, qu'il aille un peu voir ailleurs! Que ne paie-t-il les intérêts qu'il nous a gardés plutôt !

Un troisième (le malheureux ! le soudard !) ajoute en grande hâte !

Messires, avons autre chose à faire qu'à juger entre notre police et le Maître Shérif. S'il fallait commencer nous n'en finirions plus. Multitude de gens de ce canton seraient cités par devant nous, journellement, et si prenions toujours Maître Shérif au serment on ferait pendrioches continuelles : de ce Dieu nous garde ! J'opine pour le renvoi de l'exploit, preuve et écritures sous la table.

Et ces mécréants de rire à cœur joie de ce notaire juré et immatriculé déconfit.

Et les autres de garder méchamment un respectable silence et d'opiner du bonnet.

Et ainsi, avons ouï dire au saint homme, se termina cette ignoble pantomine !

Depuis lors, seigneur Dieu, voit-on grand deuil, et triste mine en cette dite municipalité. Le populaire a grande douleur en son cœur de voir pareilles injustices et le saint homme épanche benoitement son fiel en bonnes et dévotes gazettes ; il proteste et dit pieusement et ce par chaque soir six vingt douzaines de chapelets pour ses persécuteurs. Que Dieu l'ait en sa bonne et sainte garde !

Applaudissements prolongés. " Très bien ! "

M. Raymond :—Quel malheur que ce cher Sanguinet ne soit point ici !

M. de la Bruère, père, se réveillant en sursaut :—Rémi, *the wind is SOUTH west !*

M. Perrault :—*It is not WORTH saying.*

M. Girouard, à son voisin :—I parlent italien, j'cré ben ?

Le voisin :—Chut ! affaires de famille !

M. A. Raymond, à son père :—Papa, il est trois heures du matin ; j'mendors !

M. R. Raymond :—Attends mon fiston. (se levant) Messieurs, une dernière santé ; le Docteur ronfle, Alphonse s'endort et nos femmes sont inquiètes. (Rires.) Buvons au futur triomphe de notre illustre ami, M. Gendron, dans le comté de Bagot ! Verres pleins et *bumper !*

M. Gendron :—L'heure est venue pour moi devous dire adieu ; bientôt le convoi de notre cher Grand-Tronc va m'emporter *gratis* vers la capitale ; un dernier mot, je vous prie. Vous et vous seuls m'avez montré de la reconnaissance pour les services que j'ai rendus au pays. Voyez autour de vous. Où sont mes électeurs ?

M. Perrault :—Je n'en vois nulle part ; ils n'ont pourtant pas acheté tous des chevaux de vous !

M. Gendron :—Aucun ! pas un ! Messieurs ils me traitent ces ingrats, comme un être insignifiant. Ils n'ont pas eu le cœur de m'offrir un diner, que dis-je pas même un réveillon ! Soyez bénis,

hommes généreux, vous qui n'avez offert et donné spontanément un parti de *tire!* Cela me console et si je n'écoutais que mon cœur, je ne me présenterais plus dans Bagot, mais bien à St. Hyacinthe ! (Sensation.)

M. Girouard :—Je voterai pour vous. Venez !

M. Gendron :—Non, messieurs, en bon chrétien je pardonne à mes électeurs.

M. Taché :—*Clericus meus, te cognosco Semper pius, semper devotius, gloria tibi !*

M. Gendron :—Que n'ai-je pourtant pas fait pour le pays et pour ces ingrats ? Jugez : Je leur avait promis de voter pour la réduction du salaire exorbitant du gouverneur général : une promesse est sacrée et la violer est une grande souffrance pour un grand cœur. M. Cartier exigea cependant que je votasse comme les autres pour assurer $50.000 de traitement à l'envoyé de notre Souveraine. Je le fis, la mort dans l'âme !

M. Raymond :—Quel héroïsme !

M. Gendron :—Eh ! bien ! mes électeurs ont l'air de m'en vouloir à ce sujet !

Tous :—Vous avez qu'à voir !

M. Gendron :—En 1869 j'ai prévenu, en compagnie d'autres députés, M. Cartier que je ne pouvais voter un seul sou pour le Nord-Ouest, la milice et les fortifications ; j'en avertis en confidence quelques-uns de mes supports : entre nous les dépenses faites par le gouvernement à ce sujet sont parfaitement inutiles. M. Cartier insista ; je lui représentais que c'était jeter des millions à l'eau, que mes électeurs m'en garderaient rancune. Tout fut inutile : il ne voulut rien entendre et m'ordonna de le soutenir ; je le fis, la mort dans l'âme ! Eh bien ! ils ne me tiennent pas compte de mon abnégation !

Tous :—Vous avez qu'à voir !

M. Gendron :—Le gouvernement a demandé $200 pour payer ceux qui ont pris le portrait du soleil lors de sa dernière éclipse. (Comptes publics 1869 et 1870, page 110.) Je déclarai franchement à M. Cartier que c'était payer bien cher pour une chose inutile, M. Cartier ne voulut rien entendre et je fus forcé de voter comme les autres. Eh bien, mes électeurs m'en veulent encore à ce sujet !

M. Taché :—*Quousque tandem electori Bagoti abutere patientiâ Gendronni !*

Plusieurs voix :—Vous avez qu'à voir !

M. Gendron :—Ils m'en veulent les ingrats ! J'ai pourtant en tout cela fait mon devoir, rien que mon devoir ! Partout et toujours j'ai voté du bon côté ! Que peuvent-ils me reprocher ? En m'élisant ils savaient pourtant bien que je suivrais M. Cartier. Je l'ai suivi fidèlement ; et pas de diner, pas de manifestation ! pas de remerciments ! rien ! rien, messieurs, rien !

M. DE LA BRUÈRE, père, réveillé tout-à-fait :—Pas si haut ! si l'on vous entendait, cela vous compromettrait !

M. TACHÉ :—*Nolli timere? In vino veritas !*

M. GIROUARD :—Est t'il savant ce M. Taché. Il parle en termes comme un gros livre. Pas moyen de l'comprendre !

M. GENDRON :—Je finis, messieurs, je finis.

M. TACHÉ :—*Finis coranat opus !*

M. GENDRON :—Je pars, soyez sûrs, Messieurs, que je ferai mon devoir jusqu'au bout. Fort de votre approbation, je resterai ferme à mon poste, votant toujours avec indépendance comme M. Cartier le voudra. Vous êtes des grands cœurs.

M. TACHÉ, se frappant sur le ventre :—*Anima magna in parvulo corpore? In illo tempore ait Gendronnus amicis suis : asinus asinum fricat !*

M. GENDRON :—Adieu, mes amis, adieu ! [Il met son chapeau.]

M. TACHÉ :—*Ite missa est !* [M. Gendron met son capot.]

M. TACHÉ :—*Ite tira croquata est !* [M. Gendron met ses claques.]

M. KÉROACK, père, embrassant M. Lussier :—*Pax tecum !* [M. Gendron met ses gants.]

M. TACHÉ :—*Ite gratias agamus Domino !*

TOUS :—*Amen !*

FIN. (Exeunt.)

LA JOURNÉE DU 4 JUILLET 1877.

I.—LE MATIN.

Dès l'aurore, le drapeau britannique flottait à la brise sur le toit du Palais de Justice de St. Hyacinthe : pourquoi ? se demandait la population toute émue de notre ville.

Notre Shérif l'avait voulu : nos voisins ne célébraient-ils pas ce jour là même l'anniversaire de la conquête de leur liberté ?

Ne sommes-nous pas bons voisins, excellents amis ? Les petits cadeaux entretiennent l'amitié : un pavillon hissé en haut lieu—c'est permis, c'est acte de bon voisinage—M. le Shérif, du reste, l'avait voulu !

Les grands chefs de St. Hyacinthe s'agitaient outre mesure : aucun s'émoustillait, suait au soleil : un courant d'enthousiasme faisait trottiner dans la poussière, les obèses, enjamber en course furibondes, les plus maigres d'entr'eux.

Mots d'ordre échangés ; chuchottements mystérieux, rencontres en lieux insolites, figures souriantes et graves tout à la fois éclairs s'échappant furtivement des yeux ensoleillés tout se réunissait pour éveiller l'attention, préparer les esprits à quelque événement imprévu. Cependant Phébus continuait sa carrière aveuglant les passants, brûlant le pavé. Pas un nuage au ciel et le drapeau britannique flottait toujours fièrement sur le toit majestueux du temple de Thémis.

Le Shérif l'avait voulu. Les citoyens inquiets suivaient d'un œil anxieux les évolutions de nos grands hommes et s'interrogeaient piteusement. Attendait-on le président de la République ? Le vapeur *Notre-Dame* ressuscité allait-il surgir miraculeusement des profondeurs du sombre Yamaska ? Les saints de la localité se préparaient-ils pour le millenium ou la fin du monde ?

Autant de questions posées, discutées et restées sans solution.

Et toujours ce drapeau flottait, et toujours les grands trottaient de ci de là : et toujours le shérif déployait à la brise et livrait vaillamment à la chaleur solaire de plus en plus intense et son ventre solennel et ses formes arrondies.

Et l'inquiétude du peuple grandissait et toujours les plis discrets du mystère enveloppaient le secret des grands. En les voyant s'égrener par les rues, fréquenter carrefours inusités, échanger propos incompréhensibles au vulgaire, le populaire s'émouvait outre mesure et ressentait grand malaise.

Et toujours le drapeau flottait au haut bout de la perche qui couronne la toiture du Palais de Justice.

II.—MIDI.

Le dévoué sonneur tout tremblant fit noblement son devoir ; et les cloches aussi. De sa main vigoureuse ébranlant l'airain sacré, il rappela aux travailleurs l'heure du diner, l'heure chère, entre toutes, qui fait humer d'avance les parfums de soupe, les odeurs savoureuses du bouilli et les émanations délicieuses du rôti et tout rentra dans le silence, St. Hyacinthe dinait. Pourtant comme des conspirateurs, les chefs, un instant, dévotement arrêtés dans leur œuvre, par l'*Angelus* continuèrent leurs ébats : et l'on pu voir leurs silhouettes variées, réunies soudain, converger rapidement vers le palais de justice sur la perche duquel flottait toujours le drapeau que feu M. Cartier aimait tant !

Le shérif ouvrait la marche accompagné mais non précédé de ses disciples—marche que fermait Petit'Dré Landreville. Sur le vaste perron, consultation courte mais animée. On entoure le grand homme : il hésite, Pelo le presse, Kéroack le serre de près et Camille lui glisse à l'oreille quelques mots magiques. Il crie : en avant ! et le voilà parti !

Le double accent circonflexe que décrivent ses tibias s'allonge prestement et il disparait.

Et toujours le drapeau susdit flottait à la brise : et St. Hyacinthe dinait.

III.—UNE HEURE.

L'œil perçant des disciples pu, à cette heure, discerner aux pieds de la dite perche, au centre même du toit du Palais de Justice, mais vaguement, un objet informe, blondasse, enluminé —puis par degrés, petit à petit voir surgir une masse irrégulière, indescriptible, s'appuyant à la perche, s'allongeant sur le toit.

C'était LUI !

Un vivat sorti de douze poitrines à jeun retentit dans le champ de patates du géôlier—et salua le shérif, suant, soufflant, geignant, mais tout de même fort bravement décoiffant la perche du drapeau Britannique que feu M. Cartier aimait tant ! St. Hyacinthe ne dinait plus et jamais plus le susdit drapeau ne flottait à la brise du 4 Juillet sur le toit non aigu du Palais de Justice de St. Hyacinthe.

La perche se dressait droite mais nue vers le ciel et le shérif disparaissait sous les plis soyeux du pavillon anglais que Sir George aimait tant !

IV.—DEUX HEURES.

St. Hyacinthe ayant diné, digérait misérablement : l'absence subite du drapeau, le mystère de la matinée continuant, compli-

qué par cet incident inexpliqué augmentaient le ferment populaire. La perche nue se dressait à l'horison comme une menace.

Le shérif disparu, ses disciples disparus, invisibles, le drapeau, —tout—shérif, drapeau, disciples, perche—semblaient dans leur invisibilité menacer la cité paisible d'un malheur prochain, d'autant plus terrible qu'il était plus imprévu.

Le forgeron laissait l'enclume dormir et le marteau immobile.

Le rabot ne rabottait plus la planche grossière, et la voix ugubre de la banqueroute mugissait seule, sans interruption, dans la rue St. Joseph.

C'était le calme plat précédant l'orage. Le cuir ne gémissait plus aux prises avec les machines. Le vent dormait : la poussière sommeillait. Les magasins déserts étalaient en vain leurs vitrines surchargées d'échantillons. Un air de torpeur, une léthargie soudaine, avaient frappé la cité.

Seuls les chefs allaient, venaient, le shérif soufflant toujours, Kérouack les poignets en avant, comme un pugiliste prêt à bataille, et jamais plus ne flottait à la perche le drapeau britannique que feu M. Cartier aimait tant !

V.—TROIS HEURES.

Ils allaient et venaient—le shérif toujours soufflant, mais les disciples étaient plus nombreux. Des quatre points cardinaux arrivaient renforts pour l'œuvre :

Du midi—deux : du nord—trois, de l'Est et un de l'ouest un notaire—tous hommes forts, résolus et remplis de vertus.

De ce le populaire augura bien et se sentit reconforté. Mais, jamais plus ne flottait à la perche le drapeau que feu M. Cartier aimait tant !

VI.—QUATRE HEURES.

Avec l'aide des nouveaux, les chefs et le shérif toujours soufflant, firent près de la station du chemin de fer un échafaud adossé à poteau grandiose servant au télégraphe mais bien solide pour une potence : un tapis bariolé couvrit le plancher sous les mains habiles de l'horloger : *P'tit Dré* fournit et ajusta avec Pelo cinq épinettes et six sapins. Le drapeau que Cartier aimait tant glissait jusqu'à terre, paraissant regretter la perche veuve de ses plis.

L'échafaud était prêt. Le shérif en costume tenait ses disciples en respect : seul, Keroack circulait rapidement au grand effroi de la foule d'enfants attroupés auprès : il avait un sac en cuir noir éraillé attaché au poignet et semblait un maître chargé de mettre en branle et exécuter une œuvre. Les épinettes étaient sombres, le tapis usé, les sapins lugubres.

Le shérif avait revêtu son costume d'exécuteur des hautes œuvres, et soufflant toujours, semblait attendre un autre Ruel.

L'échafaud était prêt—la corde seule invisible. Où était la victime? Où donc était le bourreau?

Et autour de la potence s'envolait tristement, le drapeau que le défunt aimait tant!

VII.—L'HEURE FATALE.

Ils étaient bien deux douzaines autour du poteau fatal portant à mi-corps le dit drapeau: un seul geste de Kéroack avait écarté pour longtemps les bambins craintifs et conservateurs de leurs chausses: les épinettes et les sapins resplendissaient en leur verdure, le tapis rendu à la corde par un usage trop prolongé absorbait en ses rosaces souillées de poussière les rayons du soleil toujours brûlants que n'arrêtaient pas au passage le poteau et les formes du shérif. Le pavillon était invisible, le shérif ne soufflait plus: calme, raide et froid dans son costume funèbre, une main rabaissée sur les yeux en garde vue; l'autre sur la bedaine, le regard fixé obstinément vers l'ouest—il songeait.

Kéroack songeait aussi. Bélanger, de St. Hugues, songeait également.

Les disciples songaient et interrogeaient anxieusement l'horizon au point scruté par le shérif. Et cependant on ne voyait au loin que soleil foudroyant et le chemin de fer poudroyant. Le sac et le poignet de Kéroack restaient immobiles et le peuple était dans une grande attente. Phébus allongeait sa crinière de flamme à l'occident quand soudain une locomotive lancée à toute vapeur, courant à vitesse désordonnée, pointe sur la voie, grossissant à vue d'œil, s'élance et surgit avec vacarme près de l'échafaud. La potence frémit, les épinettes s'agitent, le drapeau serre d'avantage les sapins de ses plis: Kéroack s'ébranle—son sac enroulé autour de son poignet tressaille, Pelo geint et le shérif roule de gros yeux effarés, un sifflement aigu retentit, le serrefrein tourmente ses instruments dociles, la vapeur resserrée mugit, le convoi entre en gare et s'arrête soudain.

Et sur la perche couronnant la toiture du Palais de Justice ne flottait plus le drapeau britannique que Sir Georges aimait tant. Ce drapeau dormait, enroulé autour du poteau desséché, perdant ses plis sur les fleurs déteintes du tapis usé et dans les branches vertes des épinettes. Le Shérif ne soufflait plus: le populaire était tout yeux et tout oreilles. Seul, Kéroack, agile comme Achile, fort comme Télamon, le poignet à l'avant, le sac à l'arrière, rempli d'ardeur, bousculant tout sur son passage, s'élance, se précipite, passe intrépidement dans la demie lune des jambes du Shérif et disparait aux yeux des spectateurs dans un des chars du convoi.

Un moment d'inquiétude poignante s'écoule: on interroge les vitraux muets que recouvrent les vasistas discrets: Pelo roule des yeux inquiets, ses réminiscences de famille ne lui permettant

d'augurer rien de bon de pareille occurrence. Chalifoux se signe et attend.

La foule attend.

Que va t-il advenir, grand Dieu !

En ce temps là le drapeau que Sir Georges aimait tant dormait languissamment, enroulant de ses plis soyeux et les épinettes verdoyantes et le poteau desséché et les sapins sombres, regrettant la perche du Palais de Justice de Sa Majesté !

VIII.

L'émotion était à son comble : quel sombre drame déroulait ses péripéties dans les coins obcurs du char envahi par Kéroack ? Quelle était la victime choisie par ce bourreau improvisé ? La figure ébahie du Shérif ne permettait pas de s'en rendre compte. Mystère insondable pesant sur le peuple comme un terrible cauchemar. Les gamins effarouchés élargissaient leur cercle de plus en plus et dans leur contenance terrifiée se lisait une peur indicible que l'expérience d'une calamité du même genre déjà subie, seule, pouvait justifier.

Le drapeau baissant encore, s'aplatissait ; ses plis flasques se cachaient sous le rempart des épinettes qui, à leur tour, honteuses cherchaient l'ombre et l'obscurité sous les sapins. Le Shérif nerveux attendait.

IX.—ENFIN.

Toute chose a une fin en ce bas monde, même les rencontres dans les couloirs de convois de chemin de fer. Kéroack apparait glorieux, triomphant, traînant à sa griffe un grand escogriffe tout long, maigre, pâle, ridé, le nez en sautoir sur figure efflanquée, les yeux bas, portant penaud son visage piteux, flageollant sur jambes grêles, escorté d'un gros garçon gras à plein cuir, à teint apoplectique, et d'un grand gaillard svelte, à tournure aristocratique, sans poil mais à riches habits et autres personnages—au nombre d'une demi douzaine comprenant franc-maçons et orangistes.

De suite Kéroack crie bravo, vingt-quatre gosiers l'imitent et le personnage long, maigre et pâle enjambe l'échafaud et fait face au drapeau que M. Cartier aimait tant.

Le Shérif s'avance et lui présente au milieu des épinettes sur le tapis usé, son ventre magnifique et un rouleau de papier orné d'un ruban azuré. L'individu choisit le rouleau et regarde de ses petits yeux clignotants l'apparence sinistre du Shérif. Le dernier parle : " Sir John, dit-il, le train attend, je n'ai pas le temps de vous lire cette adresse, mais je vous la présente au nom des citoyens canadiens français catholiques de St. Hyacinthe en reconnaissance des services que vous leur avez rendus en travaillant à faire pendre leurs compatriotes au Nord Ouest et en leur

imposant la confédération qui leur fournit le plaisir d'être un contre dix à Ottawa !" L'individu Sir John ouvrit à ce propos une immense mâchoire et sans lire le document entonna une psalmodie anglaise qui dura bien deux minutes. Il parla de Sir Georges et des Taché, gens craignant Dieu et bons officiers publics moyennant finance et se tut tout à coup, introduisant à la foule le gros garçon son voisin, sous le nom de M. Masson.

Kéroack, Pelo et Bélanger ne comprenant rien applaudirent à tout rompre : Beauchemin était muet et se tenait à l'écart derrière Perrault car le juge Ramsay était là.

Le Shérif soupirait à pierre fendre et le drapeau que feu Cartier aimait tant tressaillait autour du poteau desséché, car il ne flottait plus librement au sommet de la perche qui couronne le toit du Palais des plaideurs de St. Hyacinthe.

St. Hyacinthe avait dîné et attendait.

M. Masson apparut : douze poitrines acclamèrent maigrement ce gros garçon si gras. Il dit :

"Je suis presque de St. Hyacinthe : Sir John est un grand homme comme Sir Georges : si nous montons au pouvoir, nous serons mieux qu'aujourd'hui."

Le peuple considérant qu'il disait vrai le laissa dire. M. Masson passa la parole au jeune homme à prestance aristocratique, dit qu'il s'appelait Chapleau, ce que tous crurent en le voyant si blême. Ce M. Chapleau, tout pâlot qu'il est a du poumon et langue bien pendue. "Je suis presque de St. Hyacinthe, dit-il, car j'ai étudié le latin ici, à votre collége ! Sir John, M. Masson et moi fesons une tournée dans le Haut et le Bas-Canada : Barnum est détrôné n'ayant jamais eu de bouffon comparable à Sir John. Nous viendrons avant peu faire le cirque ici. Confessez-vous, car nous ferons démonstrations et cérémonies religieuses. Là bas les bedeaux franc-maçons et les sacristains orangistes nous accueillent bien. Qu'il en soit ainsi à St. Hyacinthe."

Il avait dit : On applaudit au nombre de vingt-quatre au moins, Kéroack lance son chapeau au bout du poignet près du nez de Sir John—le train s'ébranle, les visiteurs embarquent, les épinettes s'inclinent, les sapins ploient l'échine et le drapeau que feu Cartier aimait tant frétille de plaisir autour du poteau desséché et à l'horizon disparait le convoi portant Sir John que feu Cartier aimait tant ! Le Shérif, la larme à l'œil, la tête basse, les mains béatement jointes, suit le panache de fumée que dégage la locomotive dans le lointain. Les disciples enlèvent épinettes et sapins, Kéroack brandit son sac et le drapeau disparaît avec les fidèles que suit de loin A. O. T. Beauchemin effrayé de la présence du Juge Ramsay ! La foule s'écoule en silence, et le convoi disparaît dans la nuit. Et la perche huchée au sommet du palais de justice se dresse raide et nue, veuve du drapeau que Sir Georges aimait tant.

SIX ANS APRÈS.

FRICOT POLITIQUE NO. 2.

EN L'HONNEUR DE

L'HON. P. BOUCHER DIT LABRUÈRE.

RAPPORTÉ POUR LE "COURRIER DE ST. HYACINTHE" PAR PÉKIN.

I.—RÉMINISCENCES.

Comme le temps passe vite, bon Dieu ! Dans sa course rapide à travers les hommes et les choses, rien ne l'arrête.

Six ans déjà se sont écoulés depuis ce jour mémorable, à jamais béni où nous les quarante conservateurs invincibles de St. Hyacinthe, enveloppions le bienheureux M. Gendron des vapeurs odorantes d'un dinde farci et des émanations balsamiques d'une soupe aux choux de premier choix.

Il m'en souvient encore, comme si c'était hier ! L'*Exchange Hotel* était rempli ce soir-là de lumière, de gaîté et de bruit.

La longue table du banquet étincelait de mille feux dégagés des cristaux, des verres et des bouteilles. Que c'était beau !.....

Il me semble voir encore, la tête vénérable de M. Rémi Raymond, présidant cette fête de famille, la physionomie aristocratique du noble comte de Kéroack, la petite figure enluminée de l'hôte de la soirée, M. Gendron, la large face brune de M. Chicoine fendue par un large sourire, le nez gigantesque du père Desnoyers et enfin le ventre monstrueux de notre Shérif.

Il me semble ouïr encore ces grandes voix éloquentes, ces chants patriotiques caressant nos oreilles enthousiasmées, faisant battre nos cœurs haletants, soulageant nos conciences et facilitant le travail de la digestion à nos estomacs surchargés.

Que les temps sont changés ! Que de vides dans notre petite mais vaillante armée ! Que de changements imprévus, étonnants et miraculeux ! Voyez donc ! M. Cartier mort: Sir John chassé du pouvoir : M. Gendron se sacrifiant comme d'habitude pour la patrie acceptant une charge de greffier à Montréal ne lui donnant que $2,500 par an léguant aux électeurs de Bagot son neveu M. Dupont acclamé député.

M. Raymond père se retirant de la vie commerciale après 40 ans de travaux et jouissant en paix, dans ce recueillement pieux et farouche que la vieillesse impose toujours aux saints hommes, de la petite fortune que son intarissable charité lui a laissée.

Entouré de l'admiration et du respect universel, que lui ont conquis ses vertus il laisse à ses fils le soin de continuer et son commerce et ses traditions de probité antique ! M. de la Bruère abandonnant le greffe et se lançant dans la politique active, nommé Conseiller Législatif en remplacement de l'hon. John Fraser de Berry et ce à la demande quasi-unanime de nos 40 conservateurs de St. Hyacinthe.

M. Chicoine, exilé à la Patrie, ne regrettant pas les oignons d'Egypte, fondant des moulins et devenu épicier. M. J. A. Chagnon disparu avec ses vers. Le comte de Kéroack disparu avec sa prose. Dunn disparu engouffré dans le département de l'Education.

Et puis, car un clou chasse l'autre, les enfants grandissent, se font hommes, prennent place dans la vie—voici les jeunes bouchant les trous laissés par les vieux.

Adam passé greffier. Chabotte maigre enrolé sous la bannière qui engraisse ceux qui s'abritent sous ses plis. Jacques, plumitif rebondissant de St. Liboire au greffe de St. Hyacinthe. Daignault tranchant les problèmes politiques tout en aimant ses indiennes. A. O. T. Beauchemin, fleur sauvage dépérissant dans le sol aride de Roxton, transplanté dans la serre chaude judiciaire de St. Hyacinthe, y répandant ses parfums, y étalant ses plus belles couleurs ! Victor Garault dit Laperche, astre nouveau s'est levé à l'horizon de St. Denis gravitant dans l'orbite de notre comète, le futur candidat, le Docteur Minotte. Le Docteur lui-même enfin plantant là fioles et lavements, fusils à pilules et onguents pour escalader le pavois électoral. Durocher à la rescousse : et, ma foi ! tous bien comptés les 40 sont dépassés, les vides sont remplis ; notre vieille garde complétée par les recrues présente un front plus imposant que jamais. Notre sergent-major Perrault, devenu magistrat actif porte en tête de la colonne notre bon vieux drapeau dont auquel il fait honneur. Le vicomte de Kéroack a toujours ferme poignet ; gare à vous les rouges. Vous n'avez qu'à vous bien tenir !

Tout de même, ce n'est plus la même chose, non plus les mêmes hommes. Les années ont gravé profondément leur empreinte sur les vieux de la vieille, empreinte que les cheveux bouclés, le nez d'aigle et le teint espagnol de Jacques, l'œil étincelant, la bouche finotte et le teint rosé de Chabotte, les joues vermillonnées et rondelettes de Petit Dré Landreville et le crâne vermeil et le mollet provoquant de Beauchemin ne peuvent dissimuler entièrement, même à des yeux bien disposés comme les miens.

Avouons-le, ils ont vieilli : beaucoup, même trop. Taché a grossi démésurément : ses vastes pantalons, ses immenses gilets peuvent à peine contenir ses formes gigantesques. Plus de cou ! aucun vestige visible de ce trait d'union entre sa tête arrondie et ses épaules éléphantesques. Sa figure n'est plus qu'un rendez-vous épique de bourrelets graisseux d'où ressortent avec peine un nez charnu, des yeux menaçant de quitter leurs orbites, des lèvres du plus beau type africain et un front, oh le beau front ! se prolongeant jusqu'à la nuque, entouré d'un maigre boudin de cheveux clair semés.

La patte d'oie du temps a frappé sa tempe rebondie : Des rides, hélas ! trop nombreuses, sillonnent cette peau, autrefois rose comme l'aurore et maintenant couleur brique.

Perreault a maigri : les soucis de la magistrature, bien plus que les années ont ravagé cette physionomie autrefois gaillarde, maintenant amincie.

Son regard clignotant se fait petit sous le large verre de son binocle : habitué dans l'exercice de sa haute charge, à sonder les consciences, et a percer à jour les secrets ensevelis dans les cœurs pervertis des criminels qu'il juge, son regard a atteint une puissance de fixité dont la contemplation donne le vertige ; Beauchemin seul y résiste.

Le beau Léonard n'a conservé de ses attraits d'autrefois que sa tournure aristocratique et ses manières aimables.

La barbe de Daigneault est d'un touffu à faire rêver ; on dirait une figure en friche.

Contraste étonnant ! le visage du rusé Alphonse ressemble, à s'y méprendre, à un champ fraichement labouré. C'est maintenant un grison.

Kéroack, lui, a subi plus que tout autre l'influence pernicieuse du temps : A l'inverse de Taché, un tiraillement général semble avoir travaillé tout son être. Les épaules récroquevillées tentent de se disjoindre, ses yeux enfoncés sont à peine visibles sous sa paupière rougie, sa voix est plus rauque que jamais et son teint terreux a revêtu une nuance tellement grisâtre qu'elle semble porter le deuil des appâts disparus.

Camille a toujours ce teint d'ébène que font maintenant ressortir d'avantage les fils argentés qui se sont glissés traitreusement dans sa chevelure autrefois luisante comme l'aile du corbeau.

Adam, dans sa petite personne regorgé d'embonpoint ; toujours alerte, sautillant, il gazouille constamment, un rire continuel accompagne son babil intarissable. A le voir et à l'entendre, on est surpris de savoir qu'il est notaire jusqu'au bout des ongles, greffier par dessus le marché, patron bienveillant de Chabotte et surtout pénétré profondément de son importance.

Enfin l'Honorable Boucher dit Labruère ; lui, c'est là ma suprême consolation, est resté à peu près le même : c'est toujours la

même longue figure, pâle, jaunâtre, imberbe, solennelle, grave et majestueuse. Ces têtes là ne blanchissent jamais. Seulement son arrivée au pinacle lui a donné cet air de profondeur commun à tous les hommes qui portent sur leurs épaules le lourd fardeau des destinées de la nation. Profond penseur, jurisconsulte éminent, avocat habile et tribun éloquent, ses détracteurs sont naturellement nombreux. Ils s'étonnent que les vicissitudes dont sa vie a été remplie n'aient en rien altéré la fierté sereine et l'impassibilité de ce grand homme ; ils ont, ma foi raison : séparation des biens de cette terre, vastes embarras dans la fabrication des chaussures, tranchés laborieusement par l'acte de faillite et que sais-je encore ? Combien de ses envieux ne seraient revenus de là que brisés moulus et morfondus ! Lui, comme l'or éprouvé dans le creuset, comme le phénix renaissant de ses cendres, comme le serpent faisant peau neuve, comme la chenille devenue papillon, il est plus fort, plus beau, plus noble, plus brillant que jamais.

II.—MAINTENANT.

L'*Exchange Hotel* où nous soupons n'est plus l'*Exchange Hotel* de 1871. M. Gendron ne s'y reconnaîtrait pas. Au lieu de cette vieille bâtisse en bois, noire, moussue, basse, ramassée sur elle-même, voûtée, décrépite, présentant sa grande porte branlante et son enseigne déteinte par la pluie aux regards des passants, imaginez, lecteurs du bon *Courrier*, un palais à trois étages en belles briques neuves, élégant, fastueux, orné en tous sens de gracieuses corniches, couronné de volutes en guirlande, de capricieuses araberques, peinturé, vernis, badigeonné à neuf, reluisannt, étalant au soleil sa lanterne luxueuse, son enseigne toute flamboyante d'enluminures et ses carreaux transparents chers aux amis de Bacchus : à travers les susdits carreaux, sur la rue, vous pouvez voir et vous voyez (car vouloir c'est pouvoir) le *bar-room* propret, étincelant ; les tablettes ployant sous le faix des cruchons, des bouteilles, des flacons, des fioles remplis jusqu'au col de liqueurs alléchantes, chatoyantes, diamentées. Et puis, les verres grands, moyens, petits, cristaux de toutes formes, depuis le vaste verre à bière, jusqu'au réceptacle minuscule de la chartreuse rouge, verte ou blanche, depuis l'élégant verre élancé destiné au sherry, jusqu'au tombleur trapu, épais, solide que l'humble whiskey remplit cent fois par jour, s'allongent sur le comptoir, sur les saladiers à fleurs, se promènent de salons en salons, de chambre en chambre, joyeux distributeurs d'allégresse que Lavigne, riant, gracieux, fait mouvoir en tous sens, à tout venant. Et puis, voyez cette salle à diner immense, cette table solide, longue, se perdant dans les profondeurs de l'appartement, ces garde-mangers, ces girandoles illuminant la nappe blanche, les plats fumants, ces fleurs, ces fruits.

C'est là que nous dinons : souvenir délicieux d'un moment de plaisir trop tôt évanoui : jouissance céleste que ne dures-tu tou-

jours ! Je te vois encore ô dinde phénominal aux flancs dorés, silencieux, grave, solennel, comme notre Conseiller Législatif au repos ; et toi bouteille à long col comme Chabotte, à panse arrondie, comme Taché, quel bon petit vin tu recelais dans ton sein ! Que ne puis-je encore cueillir sur tes lèvres ce jus divin !

Comme il faisait beau ce jour-là, ou plutôt ce soir-là : jamais la lune n'avait épandue sur la terre de rayons plus chatoyants ! La nature entière semblait se joindre à nous pour cette fête grandiose : les étoiles nous souriaient du haut de l'empyrée : l'air vif et pur nous entourait, nous imprégnait de sa fraiche haleine, nos cœurs battaient d'un bonheur sans pareil. Le diner nous tendait les bras et comme nous courions nous y précipiter ! Et comme nous dînâmes !

Bon Dieu ! que les beaux jours sont courts !

III.—LE DINER.—TÉLÉGRAMMES ET LETTRES D'EXCUSES.—ENTHOUSIASME ET APPÉTIT.

Nous étions trente-deux échelonnés autour de la table, longue, trop longue, disparaissant sous les plats, les verres et les bouteilles ; trente-deux seulement : en vérité, nous étions à l'aise de toute manière. Commandée pour cinquante, le diner étalait devant nous des victuailles et des liqueurs pour soixante. Malheur aux absents ! *Tarde venientibus ossa.* A ceux qui viennent tard ou ne viennent pas du tout, les os ! Dieu sais si nous en avons profité ! Aussi pourquoi ne sont-ils pas venus ? Pourquoi les chefs ont-ils fait défaut ? Auraient-ils reculé devant l'insignifiante contribution de deux piastres exigée de chaque convive ? Il me serait pénible de le croire. Cependant..... . ....cependant ! Laissons cela et mangeons.

M. Taché présidait ; pouvait-il en être autrement ? ayant à sa droite l'hôte de la soirée M. LaBruère, à gauche M. Perrault, J. P.

M. Dupont agissait comme croupier, et ce, avec l'aplomb de son oncle et la majesté d'un député. Bagot, là comme partout ailleurs, était dignement représenté.

Adam ayant distribué le coup d'appétit et Kéroack ayant récité le *Benedicite*, le président donna le signal : en un clin d'œil les blanches serviettes s'allongèrent sur les poitrines, les couteaux et fourchettes brandies par nos mains vigoureuse se mirent à l'œuvre et la bataille commença : lutte héroïque entre nos estomacs profondément creusés et les viandes, les volailles et les gibiers offerts en holocauste à notre appétit patriotique. Le combat fut long et terrible : compter nos victimes serait impossible ! Les poulets et les dindes, les rotis et les grillades de bœuf, les roasbeef et les pâtés eurent beau nous opposer une fière résistance, ils succombèrent enfin à cet assaut régulier, tenace, exécuté avec un ensemble et une discipline admirables. Bientôt éventrés, déchiquetés, crevés, dépouil-

lés jusqu'aux os, ils ne resta plus dans les plats et sur les assiettes que de maigres fantômes et que d'insignifiantes carcasses, que des débris informes: que vouliez-vous qu'ils fissent contre nous? Quelle autre issue pouvait-on attendre d'une lutte aussi inégale? Les vins et les liqueurs subirent naturellement le même sort. A neuf heures précises la majorité avait diné et bien diné, quelques retardataires seulement s'acharnaient sur les restes.

Victor Garault dit Laperche s'escrimait sur la maigre dépouille d'un poulet à l'état de squelette, Petit Dré Landreville râpait l'échine d'un dinde décharné. Kéroack suait à grosses gouttes en suçant une aile et tiraillant en même temps une malheureuse cuisse pour en arracher quelques minces lambeaux. Adam et Chabot d'un côté, Daigneault et Jacques de l'autre tiraient à *la fourche*, ces deux derniers emportèrent le crochet: mais à leur cris de triomphe le président répondit par un appel sonore; les mots sacramentels: à l'ordre! retentirent; le silence se fit et M. Taché parla: Avant de proposer les santés d'usage il est de mon devoir, messieurs, de vous faire part des dépêches télégraphiques et et des lettres reçues des invités qui n'ont pu assister à ce diner.

D'abord les télégrammes: DE SIR JOHN A. MCDONALD,

Kingston, 17 December.

I cannot go to drink with you. Please drink without me. I'll do the same here in your honor.. .....(bravo).

J. A. MCDONALD.

Le président se mettait en devoir de lire un autre télégramme, quant M. Dupont se leva: "Je vous demande pardon M. le Présisident, d'interrompre les procédés, mais mon devoir m'y oblige, notre grand chef, Sir John, nous ordonne de boire, nous lui devons obéissance passive, buvons." Aussi bûmes-nous au milieu d'un enthousiasme indescriptible. Le président continua:

Terminus du chemin de fer du Nord, Terrebonne, 17 Décembre 1877.

Non possumus. Occubatus cum Thibaultum, salutum populi salvandum. Bibete et manducate. Pax vobiscum.

L. R. MASSON.

UNE VOIX.—Queu qu'c'est ça?

LE PRÉSIDENT.—Vous avez raison, j'oubliais que tout le monde n'a pas eu le bonheur d'apprendre les langues mortes, moi, c'est mon fort, MM., le grec et le latin, aussi je vais traduire: (se grattant l'oreille et épelant lentement) *non possumus*.....cela signifie..... .....pas capable.....

PERREAULT.—Il ne comprend pas ce dont auquel il s'agit.

Taché (reprenant).—Pas capable..... de venir. Occupé avec Thibault à tailler des peupliers; il est bête et manchot. Paf! Amusez-vous.

Beaudry (consultant un dictionnaire de poche).— La traduction est correcte.

Petit Dré.—J'ai pas compris c't affaire en anglais que vous avez récitée tantôt.

Taché.—C'est un télégrammme de Sir John: le grand chef nous y dit qu'il lui est impossible de venir boire avec nous et que nous ayons à boire sans lui et qu'il en fera autant là-bas.

Victor Laperche (se versant à boire.)—Je comprends et je l'imite.

M. Taché (lisant) :

Montréal, 17 Décembre.—Bureau du *N.-Monde.*

En Jeûne et en prière. Neuvaine pour MacMahon et Chambord me retient. Ne peux aller.

A. Desjardins.

Petit Dré.—Qu'il prenne donc médecine celui-là. (Rires et bravos).

Kéroack.—Je proteste. (Plusieurs voix : à l'ordre.) Je proteste encore, M. Desjardins n'est plus à l'*Ordre* il est au *N.-Monde.*

Taché (lisant) :

Québec, 17 Décembre.

Tartus egoque in pœnitentia. Deus et electores me castigaverunt. Imitate et puram aquam bibete.

H. L. Langevin.

(Cris : traduisez.)

Taché (traduisant).—En pénitence; ne puis manger de tarte. Dieu et les électeurs nous ont punis. Imitez-moi, c'est bête, mais buvez de l'eau claire.

Beaudry (son dictionnaire à la main).—C'est correct.

V. Laperche.—Mais dites donc pourquoi ces Messieurs parlent-ils latin ?

Petit Dré.—Pardine, c'est ben simple, c'est pour pas que les rouges comprennent ce qui disent par le télégraphe.

Taché (lisant) :

Maison Dorée,—Montréal, 17 Décembre.

Dupont mangera et boira pour moi. Occupé avec huissier. Affaires de couronne : Victor me retient. Chapleau envoie salut.

J. A. Mousseau.

Laperche et Petit Dré.—Comprend pas.

DUPONT.—Chut ! affaires d'état : j'obéirai.

TACHÉ.—Maintenant, messieurs, permettez-moi de vous lire la lettre d'excuses du plus grand orateur canadien français de ce siècle, de ce génie sans égal qui sauvegarde à l'heure qu'il est le patrimoine que nous ont légué nos ancêtres, de cet homme que..... de cet homme..... qui..... de M. Chs. Thibault, enfin.

Tous debout.—Bravo !

M. TACHÉ (lisant) :

Boudoir des Echevins.—Montréal, 16 Décembre.

" Peccator videbit
" Et irascetur.....
Ps. XII.

Cher Monsieur,

Des rives de l'Amérique, au bord du Pacifique mes compatriotes réclament ma présence. Partout le même cri se fait entendre. Partout les enfants du Canada français souffrent et gémissent, les uns sous le joug tyrannique des Américains, les autres sous celui de MacKenzie et leurs supplications arrivent jusqu'à moi portées par les vents du ciel. "Thibault notre sauveur, nous avons besoin de vous."

Nos frères, sur le sol de l'Amérique savent qu'ils ne peuvent se passer de moi. Ma parole éloquente et terrible a partout semé l'effroi parmi nos ennemis et maintenu l'étendard national, aussi on se m'arrache.

Les Dames d'Essex me demandent encore, nos compatriotes de l'Ouest envoient dépeche sur dépeche ; les Acadiens des Provinces d'en bas requièrent ma présence ; les pêcheurs du Labrador ; les canotiers de Québec ; les métis de Manitoba, ont besoin de moi : ils savent que sans moi leur avenir est perdu. Puissant comme O'Connell, terrible comme Mirabeau, seul je puis les sauver.

Je pars à l'instant, mes malles sont faites pour voler à leurs secours, mais je suis échevin de la Cité de Montréal, avocat à la tête d'une clientèle de 15,000 piastres par an, indépendamment de mes graves devoirs de représentant de la couronne dans les poursuites criminelles.

Au moment où je vous écris 50 clients m'environnent : trois députations composées de 200 citoyens de mon quartier attendent dans les escaliers leur tour pour me parler des intérêts de la Cité. Il est trois heures du matin, Chapleau vient de sortir d'ici, après une consultation rendue nécessaire pour la conduite du parti. Boucherville m'a fait perdre bien du temps pour lui enseigner comment se tirer d'affaire avec la violation de l'acte d'indépendance du Parlement commise par Tarte.

Il me faut régir le *N. Monde*, gouverner la *Minerve*, renseigner Sir John, modérer Tupper, stimuler Langevin, inspirer Masson.

Je ne mange plus, je ne dors plus, comment voulez-vous que j'aille assister à votre dîner ! Mes affaires privées sont en souffrance : je n'ai pas pu et ne pourrai pas, le temps me manquant, trafiquer et des vieilles montres et des vieux chevaux qui me restent en main de mon maquignonnage d'autrefois. Comment voulez-vous qu'il en soit autrement ; il m'a fallu perdre trois semaines à battre Laurier, faire élire Alleyn et préparer tous les bills et résolutions des ministres de Québec pour la session prochaine. Décidément je ne puis aller à votre dîner. Mais répétez bien ceci aux fidèles de St. Hyacinthe, qui en attendant ma venue, pâtissent au milieu des Amalécites et des Philistins de cette petite Sodôme, de ce triste Gomorrhe, de cette ville d'ostrogoths : " Mes enfants, vous attendez le grand Thibault, il ne peut pas venir, mais il viendra. Vos ennemis sont nombreux comme les sables du désert, comme les étoiles au firmament, comme les mouches à patate : ils paraissent forts et puissants ; subissez encore avec patience ce joug que je briserai comme verre. Vous me verrez avant longtemps parmi vous, dignes de me comprendre et d'apprécier sur toute ses faces les éclairs de mon génie. Vous me verrez à l'œuvre : comme la trompette qui fit tomber les murs de Jéricho, comme la mâchoire d'âne, effroi des Philistins, comme la baleine avalant Jonas, mon souffle vengeur les frappera et ils auront vécu. *Peccator videbit et irascetur.*

En attendant ce grand jour, ceignez vos reins pour la lutte, et tenez-vous prêts. Ne pouvant être parmi vous, je vous envoie le dernier ode lyrique composé en mon honneur par un poète national et en même temps une recette infaillible pour avoir la voix claire, sonore et vibrante, voici : sirop d'ognons, un verre à patte 3 fois par jour. Odeur déplaisante, peut-être, mais effet magique ! Quant à l'ode chantez-la en chœur et recevez mes bénédictions.

CHS. THIBAULT.

UN PHÉNOMÈNE.

ANGERS :—Venez voir le *Phénomène* ;
Entrez, mesdam's et messieurs :
Nous l'montrons depuis trois s'maines ;
C'est tous c'qu'il y'a d'plus curieux !

REFRAIN —Quel phénomène bizarre !
Plus c'est bête plus c'est beau !
Ah ! ah ! c'est-y-beau !
Avez-vous rien vu d'plus rare.....
Ah ! ah ! c'est-y-beau
D'voir des cornes sur la tête d'un veau !

GARNEAU :—Cette binette phénoménale
Est le plus ferme soutien
De la p'tite boutique locale
Dont à laquelle j'appartiens.

REFRAIN :—Quel phénom ène bizarre, etc.. etc.

CHAPLEAU :—Entrez, messieurs, y'a d'la place ;
Avez-vous jamais connu
Quelque chose de plus cocace ?
Que la tête d'un veau cornu ?

REFRAIN :—Quel phénomène bizarre, etc., etc.

VALLÉE :—Il n'est pas plus drôle qu'les autres ;
C'n'est pas comm'ça qu'il est né :
S'il a l'front plus haut qu'les autres,
C'est qu'il se l'est fait orner.

REFRAIN :—Quel phénomène bizarre, etc., etc.

TARTE :—Allons, il faut avoir des bornes,
N'dépréciez pas Tourangeau :
Si Tourangeau n'a pas d'cornes,
Ça ne l'empêche pas d'être veau.

REFRAIN :—Quel phénomène bizarre, etc., etc.

TOURANGEAU :—Mon cher Tarte, tu t'civilises ;
Tu parle comme un rossignol ;
As-tu pris ça à l'église
Ou bien dans la rue St. Paul ?

REFRAIN :—Phénomène, Insecticide !
Cachez-moi c'vilain museau
Ah ! ah ! c'est pas beau
Y a-t-y rien de plus stupide !
Ah ! ah ! c'est pas beau
D'voir des cornes sur la tête d'un veau !

ALF. CHOQUET.—Cette lettre est le plus beau jour de ma vie.

VI.—RÉFLEXION.—INTERRUPTION.—NOUVEAUX CONVIVES—QUI CASSE LES VERRES LES PAIE !—DISCOURS.

Un religieux silence avait accueilli la belle lettre du grand homme : un pieux recueillement lui succéda. Les convives muets, pâmés d'enthousiasme ne bougeaient plus. Vous auriez cru vraiment qu'ils étaient plongés dans une divine extase.

La plupart, les mains dévotement croisées sur la bedaine, jetaient des regards illuminés vers le plafond : d'autres ouvraient une bouche démésurement arrondie ; Laperche ne soufflait plus : Kéroack et Ptit Dré semblaient changés en statues de l'étonnement.

Soudain un geignement sinistre, suivi d'un sanglot déchirant, retentit à l'une des portes de la salle laissée ouverte pour la commodité du service ; deux nouveaux venus étaient là, plantés tout droits, pâle de colère et de douleur. Depuis quand ? Qui pourrait le dire ? La silhouette efflanquée du premier allongeait son ombre sur le mur, y dessinant une longue tuque grise dont le gland à franges retombait sur un vaste capuchon, sa ceinture fléchée cerclant à triple tours un ventre amaigri par un long jeûne..... ....
On n'apercevait de l'autre qu'un nez plus ou moins pointu, des pommettes saillantes, des petits yeux clignotants, et un menton fourchu,—le tout blême à faire peur..... .....

Aux geignements et aux sanglots succéda bientôt une véritable explosion de cris de rage, accompagnés de trépignements furibonds. Au milieu de ce brouhaha on ne pouvait distinguer que des mots sans suite, décousus, étranglés : " tout mangé !.....p'us rien !.....gourmands !...bouteilles vides !...invités, cinq lieues !... c'est y de valeur ! "..... .....

Nous ne savions que croire, que penser : les jérémiades continuant de plus belle, M. Taché s'adressa aux intrus avec la majesté que l'on connaît :

" Etrangers ! Que voulez-vous ? Que faites-vous ? Qui êtes-vous ? "

Le premier (montrant le poing) : " Quice qu'on est ? gros pensu ! On va te le dire, face de mardi gras ! Moé, c'est Piétro à Mémé Roy, de la côte de la Rivière, un bon habitant, un vrai bleu, quoi, vieux rouge pleumé ! Ça (montrant son compagnon) ça, c'est le gas Bruno Yon, pas un feignant sans cœur, comme vous autres ! Qu'est ce qu'on veut ? Qu'est ce qu'on voulait plutôt ! L'honorable Pelo, comme i' l'appelle, le sait b'en sapristie d'un p'tit batte-feu ! Fricotter, manger, boire, tonnerre ! Et pu rien ! de rien ! On était invité pourtant ! Quand on y pense, nom d'un nom ! faire cinq lieues par des chemins absurnes, avec un temps gourdin ! pour trouver quoi ? des plats vides, des assiettes vides, des bouteilles vides ; tiens, j'peux pas me retenir, des têtes vides et vos ventres pleins ! Non ! ça se passera pas comme ça ! A l'ordre, Bruno ! cassons leur la vaisselle, défonçons, tapons ! " Joignant le geste à la parole, ces vandales se ruèrent sur un bout de la table et, tirant la nappe, culbutèrent assiettes et plats sur le plancher sonore et s'enfuirent ! Ils s'enfuirent pas assez vite, cependant, pour ne pas entendre Choquette leur criant : " Qui casse les verres les paye ! "

Cet incident avait frappé les assistants d'une véritable stupeur, qui se traduisit en quelques minutes par des exclamations de toute espèce : " Quelles gens ! quels Ostrogoths ! Qui a invité ça ? "

Bien oui, qui les avait invités ? Impossible de le savoir. Autre question insoluble : qui allait payer le dégât ? On discuterait encore ce sujet compliqué, hérissé de difficultés, si le président, toujours sage, n'eût savamment tranché le noud gordien de la question en citant de mémoire l'article 512 de la Coutume de Paris, qui s'exprime ainsi : " Paient pots cassées, vilains qui dessus tapent. "

Les consciences étaient à l'aise, l'ordre rétabli, M. Taché proposa les santés d'usage.

A SA MAJESTÉ LA REINE ! " MM. remplissez vos verres et buvons à notre Souveraine ! "

M. Taché était débout et brandissait loyalement son verre vide.

Chalifoux.—C'est i comme ça qu'on boit à la Reine ? Y a pu de boissons !

Tous.—Pas possible !

Et les uns et les autres de fureter de ci de ça, *mirer* bouteilles, carafons et flacons à la lumière. Résultat net : rien. Les invités de St. Charles avait raison : le boire et le manger manquaient tout à la fois.

La surprise bien naturelle des convives fit bientôt place, chez quelques uns, à la manifestation d'un sentiment de dépit, puis de désappointement, enfin de colère réelle.

" Payer deux piastres, c'est ben trop, " marmottaient dans un coin Ptit Dré et Chalifoux, Laperche et Chabotte, " pour un souper aussi mal arrosé. "

" Le whiskey coûte pas si cher, " murmuraient les épiciers présents. " On pourrait bien en demander !

Le Président.—Mes amis, appelons Lavigne. Je regrette ce contre-temps.

Petit Dré.—C'est ça, gros chéri, payez la traite !

Beaudry, Beauchemin, LaBruyère, Daignault et Dupont se forment en groupe autour du Président et chuchotèrent quelques instants. Une collecte était en voie de se faire, quand, soudain, Lavigne toujours souriant, parut et de sa bonne grosse voix interpella M. Taché en ces termes :

M. le Président, le tour du champagne, je crois, est arrivé. Vais-je le servir maintenant ?

Tous (stupéfaits).—Certainement.

Et chose étonnante, mirobolante, étourdissante, imprévue, inénarrable le champagne apparut : vingt-quatre bouteilles à capuchons dorés apparurent aux yeux éblouis des convives : en un clin d'œil, les bouchons sautèrent au plafond et les verres s'emplirent jusqu'aux bords de cette liqueur écumante et délicieuse.

Ce don royal d'un ami inconnu mit tout les cœurs en liesse et M. Taché en profita pour continuer sa gracieuse tâche.

"A la Reine, MM, au Prince de Galles, MM, au Gouverneur-Général, Messieurs!"

On but triple verre à mon bout de la table, car P'tit Dré fit remarqner que la santé était divisée en trois personnes.

M. Taché (continuant).—Je réunis ces toasts, afin d'abréger. Maintenant mes amis, mes frères, [larmoyant] mes enfants, notre cher Pelo, pardon l'honorable LaBruyère part cette nuit pour Québec, dépêchons-nous! Nos devoirs de sujets anglais accomplis, buvons sans cérémonie à la santé de notre nouveau Conseiller Législatif! Puisse-t-il longtemps occuper cette haute position! Puisse-t-il durant de longues années conduire le vaisseau de l'Etat! Nous sommes en famille. Parle nous à cœur ouvert mon petit Pelo, pardon, honorable!

A l'honorable LaBruère!

Le successeur de feu le regretté Hon. de Berry était magnifique à contempler quant, pâle, palpitant d'une vive émotion mal contenue, il se leva pour répondre, salué par des hourras unanimes.

"MM." dit-il, "Je ne sais comment exprimer ma profonde gratitude pour ce splendide diner que vous m'avez offert spontanément à l'occasion de mon départ pour la capitale. Cela me rappelle la belle fête offerte il y à six ans déjà à cet excellent M. Gendron oncle de M. Dupont. Voyez la similitude entre les deux hommes: d'homme politique il est devenu greffier; moi, de greffier je suis devenu homme politique. A quel propos? Je vous dois, mes amis, une explication sur mon entrée au Conseil, et je vais vous les donner franchement en honnête homme que je suis. (Mouvement d'attention.)

Mon cousin Boucherville était fort embarrassé pour donner un digne successeur à l'hon. John Fraser. Plusieurs candidats étaient sur les rangs. Le plus méritant, M. Taché, M. Raymond, re, et votre serviteur.

Le gouvernement a balancé longtemps. Comment pouvait-il faire autrement?

M. Taché n'est-il pas l'homme le mieux doué, le plus capable, le plus instruit, le plus éloquent de St. Hyacinthe: (Oui! oui!) Voyez ces états de service. Il a réglé la succession Bonnette; il a dû même traverser l'Océan pour recueillir l'héritage du Vice-Roi de l'Ile de Madagascar.

Chalifoux.—C'est vrai, j'y étais!

Labruère (continuant).—Il fut inspecteur du Revenu, greffier des juges de paix, conseiller de ville par deux fois, et enfin Shérif. Tant de titres à la confiance publique méritaient bien sérieuse considération. D'un autre côté, M. Raymond, ce type de la probité commerciale, (applaudissements unanimes) ancien membre

du Parlement, caissier fidèle des veuves et des orphelins, sacrifiant même ses enfants et sa personne pour faire scrupuleusement honneur à ses engagements, blanchi par l'étude, quel noble conseiller législatif n'aurait-il pas fait ?

La Perche.—C'est mon opinion et je la partage.

Labruère.—Enfin, moi, messieurs. J'avais aussi certains droits à la charge : j'ai été député-greffier, prothonotaire conjoint, place bien lucrative que j'ai sacrifiée pour me lancer, en bon patriote, dans l'arène politique comme rédacteur du *Courrier* et dans le champ de l'industrie comme fabricant de bottes à St. Hyacinthe. Ma voix dans la presse, je puis le dire sans orgueil à retenti dans les deux mondes : mon rôle comme manufacturier a été bien rempli. Comme journaliste, j'ai rendu d'immenses services à mon parti et à la sainte cause de la vérité (c'est vrai) ; Comme manufacturier, j'ai imprimé, avec votre concours, Messieurs, à la fabrication des bottes une impulsion très-considérable.

Durant neuf mois le gouvernement a hésité : mais je dois le dire, une raison suprême a fait pencher la balance de mon côté. Mes écrits ont rendu service à la cause conservatrice surtout en Europe et j'ai été choisi.

Taché.—Je dois déclarer que si j'ai refusé, c'est que le shérifat payait mieux.

Alphonse.—Papa aurait bien pris la chose, mais Noé et moi on a pas voulu.

Labruère.—Je me crois à la hauteur de la position quoique je n'y apporte pas tout ce qui a distingué mon regretté prédécesseur. En effet, l'Hon. John Fraser Berry, descendait en droite ligne du huitième comte de Champagne, anobli par Charlemagne, tandis que ma famille a été Boucher, (Petit Dré : pas possible !) jusqu'au commencement de ce siècle, et n'a de la Bruère que depuis lors.

Keroack.—Pardon, je crois que l'origine des Boucher se perd dans l'antiquité comme la noblesse des Labrisse de Kéroack dont je suis le digne représentant. Les Boucher sont très antique et. .....

Choquette.—Y a du avoir des bouchers dès le commencement du monde.

Petit Dré.—Oui, pour faire boucherie !

Labruère (continuant).—M. Fraser était aussi chef du clan de ce nom. Heureusement que les Boucher sont encore plus nombreux que les Fraser, et je suis au moins son égal comme chef. M. Fraser était seigneur de St. Marc, Cournoyer et autres lieux, notaire, juge de paix, commissaire de petites causes, chef de dizaine pour la propagation de la foi, colonel de milice, membre de la sainte Enfance, marguiller en charge, et sous tels rapports, il me dépassait ; mais il ne faut pas désespérer, je suis encore à la mamelle politique.

PETIT DRÉ.—Au moins restez-y pas pendant sept ans!

LABRUÈRE.—Je n'y resterai pas aussi longtemps, car dans ma réponse au discours du trône je vais montrer de suite ce que je vaux. Du haut de la tribune du Conseil Législatif, je vais lancer de par le monde les enseignements qui doivent guider les nations. Je parlerai à la France, à l'Allemagne, à l'Autriche, à la Russie, à la Turquie.

PERRAULT.—N'oubliez pas l'Australie et l'Espagne, dont auxquelles j'ai visitées.

LABRUÈRE.—A la France je dirai :

" France au cœur généreux, France autrefois si forte, autrefois si grande dans tes œuvres, tu es devenue le jouet des factions politiques. Pour avoir sucé le lait de la révolution, pour t'être écartée des sentiers de la justice, tu te vois ballotée en tous sens comme un vaisseau prêt à être submergé. Tu as voulu te lancer dans des aventures gouvernementales qui n'étaient point dans tes mœurs sociales et tes vieilles traditions politiques ; tu t'es laissée trop éblouir par le côté démocratique de la constitution anglaise, sans posséder le frein aristocratique capable de l'enrayer à propos, et ton engouement pour la république américaine a eu sur toi un effet désastreux. La déperdition de ta force intérieure et de ton influence en Europe a été en raison directe de ton oubli du passé et du mépris des lois de Dieu.

Tous.—Bravo !

A l'Allemagne je crierai : ton Bismarck est un misérable, que tu devrais chasser à coups de fouet et de corde. Sa conduite, ô Allemagne, est encore pire que celle de la France, et si tu ne reviens pas à récipiscence, sous deux ans, tu disparaîtras à la fameuse bataille du Bouleau.

A la Russie, je tiendrai le langage de l'Apôtre : Ton ambition sans frein te précipite à ta perte, laisse-là les Turques ou sinon, gare à toi.

A l'Autriche : Peuple insensé reviens aux vieilles traditions de ton glorieux passé, sinon tu seras rayée de la carte de l'Europe.

A l'Italie : Peuple de Garibaldi rentre en toi-même ; pleure sur tes péchés ; entre dans la voie droite, sinon ton roi mourras sous deux mois !

A la Turquie, je ferai tenir un avertissement solennel : convertissez-vous, enfants de l'Islam ; brisez le croissant ; vous avez trop de femmes, Pachas, Padishas et Beys immoraux. Amendez-vous car si vous êtes sourds à ma voix, la main de Dieu qui vous frappe s'appesantira sur vous et le colosse Russe vous étouffera dans sa féroce étreinte.

A tous les peuples, enfin, je dirai : Soyez conservateurs comme le gouvernement de Boucherville, sinon vous périrez, (regardant à sa montre,) mes amis il arrive onze heures, le temps presse et je dois bientôt vous quitter. En mon absence, méditez bien mes paroles et faites-en votre profit.

Et l'orateur s'assied au milieu d'enthousiastes acclamations.

BEAUDRY.—C'est comme ça qu'un homme d'état et un Conseiller Législatif doit parler.

ADAM [à Jacques]—C'est dommage pourtant, si Taché avait voulu accepter, j'aurais été shérif.

JACQUES.—Mon pauvre Adam tu as encore trop de cheveux.

LE PRÉSIDENT.—Messieurs, l'heure du départ va bientôt sonner, il nous reste à peine quarante minutes, avant l'arrivée du convoi qui doit emporter à Québec notre bien-aimé conseillier législatif [mettant sa montre sur la table] usant de mes pouvoirs discrétionaires, j'accorde cinq minutes seulement à chacun des orateurs qui vont parler.

PETIT DRÉ.—C'est ça, M. le Shérif, *timez*-les comme dans les courses !

LAPERCHE.—En avant la musique !

LE PRÉSIDENT.—Buvons, Messieurs, à l'assemblée législative.

M. Dupont fumait en ce moment, assis à califourchon sur sa chaise ; appelé à grands cris, il vida rapidement sa pipe et la mit dans un coin de sa poche de veste et se leva : Messieurs je suis représentant de Bagot, comté illustré par mon oncle Gendron, et comme tel, je répond à cette santé. J'appartiens comme vous tous au grand parti conservateur qui seul peut sauver le monde, comme l'a si bien dit M. Delabruère ; qui seul peut faire le bien du peuple, sauvegarder ses intérêts sociaux, moraux, municipaux, matériels, nationaux, politiques, internationaux, religieux, intellectuels, nos mœurs, nos usages, nos coutumes, nos institutions, et nos lois, le passé, le présent, et l'avenir ; qui seul peut guider le vaisseau de l'Etat à travers les récifs de la frénésie sociale ! (l'orateur s'arrête essoufflé ; applaudissemonts unanimes). Je suis jeune encore, et je veux consacrer à mon pays tous les longues années qui me restent pour l'aimer et le servir, le rendre glorieux et prospère, sans oublier mon comté que je fais traverser par le chemin de fer, en passant par le troisième rang de St. Simon, pour aller rejoindre la rivière Chibouette, afin de procurer au commerce des moyens de transport facile, rapide, à bon marché, considérables et suffisants, et à l'industrie des débouchés sur les marchés circonvoisins, pour le foin, les produits domestiques, les grains, le bois de corde, les chevaux, les volailles et autres animaux, afin d'assurer à mes constituants tous les avantages qui peuvent découler d'une saine politique, savoir : la politique des chemins de fer inaugurée par le gouvernement de Boucherville que je soutiens et que vous soutenez tous ; car c'est le seul qui puisse mériter les suffrages et la confiance de tous les hommes intelligents, honnêtes et patriotiques, car ce n'est pas le cabinet de MacKenzie qui peut réussir, conduit comme il l'est, à promouvoir les intérêts de la Puissance du Canada, et de la Province de Québec qu'il sacrifie tous les jours pour le profit des *Ontariens*, car il ne veut pas abolir la loi des faillite, cette peste, cette nuisance, qui empoisonne nos cen-

tres commerciaux et nos honnêtes campagnes.....

V. Coté, Kéroack, et Raymond (interrompant).—Pas de ça, pas de ça ! c'est une bonne loi !

Le Président.—A l'ordre, Messieurs, n'interrompez pas l'orateur, laissez lui au moins finir sa phrase.

V. Coté.—Nom d'un ptit batte feu, je ne veux pas qu'on abolisse c'te loi là. Le commerçant honnête ne peut pas s'en passer. Quant un homme a travaillé pendant trente ans, c'est ben le moins qu'il ait du pain dans sa huche pour ses vieux jours.

Raymond.—Bravo !

V. Coté.—Et puis, faut donner quenque chose aux enfants ; faut les grayer et les établir. M. Dupont lui ne connaît pas ça, il est garçon et notaire comme vous savez, et puis, faut penser à faire marcher la manufacture. Ça coûte cher, et quand les affaires vont mal faut ben régler et nom d'un ptit batte feu, c'est pas tout ça, la loi de faillite est une bonne loi, et j'endurerai pas qu'on en dise du mal et qu'on travaille à l'abolir ; faut pas être ingrat comme ça. J'sus pas seul de cette opinion là.

Perreault, Beaudry, Daigneault, Raymond, Delabruère, Kéroack et Lussier.—Vous avez raison, (cris de non, non !) Un tumulte indescriptible éclate, l'orateur tente en vain de finir sa phrase commencée. On ne peut saisir que des mots isolés, sans suite. Mousseau..... Sir John.....Discours du trône.....ma réponse.....mon oncle.....Deux camps se partagent la salle, les jeunes entourent Dupont ; les vieux prennent parti pour Victor Côté et se groupent derrière lui. Taché s'égosille en vain pour rétablir la paix : travail inutile ! Les interpellations, les cris se croisent, les deux partis gesticulent avec fureur. Le président a beau frapper du manche de son couteau les assiettes et les plats, le brouhaha ne fait qu'augmenter, et malgré l'intervention de Perreault on en vient aux mains. O scène désolante, triste et lamentable ! Cette salle tantôt remplie de lumières, de joie, de rires et de propos joyeux est maintenant transformée en champ de batailles, que dominent seul les cris de " 40 cents dans la piastres, non, c'est trop cher, vingt cinq cents, soixante-deux cents et demie, non ! non ! oui ! oui ! banqueroute ! pas de banqueroute ! " Affolé par la peur je m'esquivai au plus vite, oubliant mon casque et mon capot. J'attendis sur la place du marché l'issue du combat ; je n'attendis pas longtemps. Je vis quelques minutes après, les adversaires de la banqueroute bousculés, tombant de toutes parts, qui, sur le trottoir, qui, sur le seuil de la porte, pêle-mêle et enfin disparaître dans toutes les directions : L'acte de faillite avait triomphé !

Je vis passer, glorieux, triomphant, l'honorable Delabruère, escorté de Kéroack portant son sac, se dirigeant vers la gare à toute jambes. Quelques secondes plus tard, le sifflet de la locomotive retentissait et les deux grands hommes disparaissaient dans la nuit.

J'allai chercher mon couvre chef et mon capot, et après svoir jeté un coup d'œil mélancolique dans la salle déserte et dévastée, je m'en fus me coucher, le cœur bien gros.

Le Fricot était fini !

NOTE. — Le discours de M. de Labruère prononcé au Conseil Législatif le 21 Décembre dernier, reproduit par les principaux journaux des deux mondes, eut un immeuse retentissement et a compliqué d'avantage la situation politique Européenne. Le *Times* de Londres tout en admirant l'éloquence irrésistible de M.de la Bruère, lui a reproché amèrement d'avoir empiré la position critique de la Grande-Bretagne. Le *Moniteur* de Paris annonce qu'une note officielle du gouvernement français a sommé l'Angleterre de déclarer si M. de la Bruère avait exprimé les vues du cabinet de St. James. Le *Zeitung Postch*, organe de Bismarck, se plaint avec violence de l'attitude hostile prise par l'Angleterre à son égard et en donne pour preuve, ce magnifique discours.

Le Czar menace, dit une dépêche de St. Pétersbourg, en date du 18 janvier, de s'allier avec toutes les autres puissantes attaquées pour écraser l'Angleterre si un désaveu formel des assertions de M. de la Bruère n'est pas donné sous quelques jours.

Le roi Victor-Emmanuel a été tellement frappé de la sinistre prophétie à son adresse qu'il en est mort comme l'on sait et une grande consternation règne en Italie.

D'immenses influences pèsent sur la détermination à prendre par M. de la Bruère. Aux dernières nouvelles rien n'était encore décidé. On redoute, s'il ne se rétracte, la defaite du gouvernement du glorieux de Boucherville.

Les fonds consolidés anglais ont subi une baisse subite. Le capital effrayé ne sait que faire. La situation est tellement tendue que les diplomates ne savent qu'augurer tant que M. LaBruère n'aura pas donné sa décision dans un sens ou dans un autre.

(FIN.)

NOTE.—Mon ami Desjardins du *Nouveau-Monde* qui connaît à merveille les us et coutumes des dindons, et qui est très familier avec tout ce qui se rapporte de près ou de loin à ces volatiles, me fait remarquer, dans les colonnes de son excellent journal que le mot dinde est toujours féminin. Il fait erreur, je le renvois au dictionnaire de Bescherelles, *verbo Dinde* afin qu'il apprenne que l'on peut familièrement entr'amis, se traiter de dinde, et en manger au masculin : Exemple : on peut dire : " Mon cher Desjardins, vous êtes un dinde." Ce sera gammatical et exact.

ATELIER TYPOGRAPHIQUE

DE

L'UNION DE ST. HYACINTHE.

ON EXÉCUTE A CE BUREAU :

TOUTES SORTES D'IMPRESSIONS en OR, en NOIR ET EN COULEURS,

CARTES D'AFFAIRES ET DE VISITE,
LETTRES FUNERAIRES,
CIRCULAIRES,
AFFICHES,
PROGRAMMES,
TETES DE COMPTES,
TETES DE LETTRES.

TOUJOURS EN MAINS :

BLANCS POUR AVOCATS,
BLANCS POUR NOTAIRES,
BLANCS POUR HUISSIERS.

Toutes commandes par la Poste promptement exécutées.

PRIX MODÉRÉS.

A. DENIS,

"Bureau de l'Union."

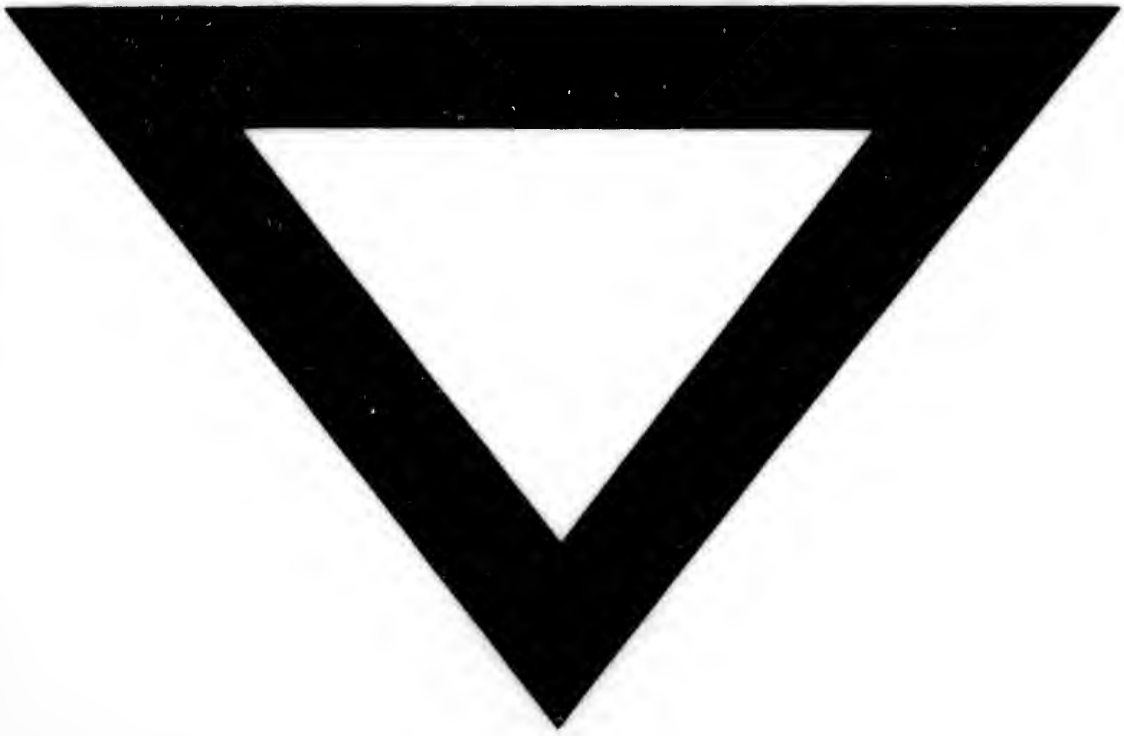
THE.

n NOIR

AIRES,

TTRES.

SIERS.

utées.

on,"